



ALEXANDRIE LA DIVINE SAGESSES BARBARES

ECHANGES ET RÉAPPROPRIATIONS DANS L'ESPACE CULTUREL GRÉCO-ROMAIN

Sous la direction de Sydney Hervé Aufrère et Frédéric Mōri

LaBaconnière
ÉDITIONS



Histoire d'une catégorie antique Le gymnophiste indien

Guillaume Ducœur

Lorsqu'un auteur grec forgea par commodité sémantique le néologisme « gymnosophiste », probablement au second siècle av. J.-C., il ne pouvait se douter que ce terme aurait un avenir fécond aussi bien chez les érudits¹ et les missionnaires chrétiens occidentaux², à l'époque moderne, que chez les littérateurs d'hier et d'aujourd'hui, des *Romans d'Alexandre* successifs à partir du II^e siècle av. J.-C. au *Baudolino*³ d'Umberto Eco, paru en 2000. Baudolino, ce jeune

¹ Le lecteur trouvera les références complètes des livres anciens et modernes (avant 1900) dans la rubrique prévue à cet effet : 2. Références modernes. Le poète Battista SPAGNOLI (1447-1516) mentionne les gymnosophistes de l'Inde et en explique déjà le sens (*Parthenice Catharina ria Fratris Baptiste Ma[n]tuani ...* 1499, p. 71). Antoine LOISEL (1536-1617), considérait qu'à partir de 1214 et grâce à Philippe Auguste, l'Université de Paris s'accrut en valeur et en grandeur et qu'elle dépassait enfin « les assemblées des gymnosophistes de l'Inde » (*De l'Université de Paris ...*, 1587, p. 17). Le sage Pilpay, qui inspira Jean de la Fontaine (1621-1695), était regardé comme un gymnosophiste (*Dictionnaire historique et bibliographique ...* 1822, vol. 3, p. 156) qui, pour écrire son ouvrage, avait « recueilli les matériaux à l'école des gymnosophistes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps » (Louis-Gabriel MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne ...* 1843, vol. 33, p. 342).

² Les missionnaires chrétiens qui arrivèrent en Inde dès la fin du XV^e siècle n'avaient eu au préalable comme connaissances sur les sages indiens que les sources classiques et les clichés que ces dernières avaient véhiculés durant toute la période médiévale. Voir, par exemple, le rapprochement fait par Jean-Antoine DUBOIS (1766-1848) entre les gymnosophistes du temps d'Alexandre le Grand et les ascètes indiens qu'il rencontra (*Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, [1825], p. 362-366).

³ Umberto ECO, *Baudolino*, Paris 2002, p. 431-433. Avant U. ECO, Patrick CARRÉ (*Yavana*, Paris 1991) avait également écrit un roman dont la trame narrative suivait le voyage de Pyrrhon jusqu'en Inde et ses entretiens avec les gymnosophistes. Ces auteurs suivirent en cela le genre littéraire du roman de

italien affabulateur qui, aux côtés de l'empereur Frédéric Barberousse (1122-1190), partit à la quête du royaume du prêtre Jean, et dont la route le fit alors croiser des gymnosophistes que son compagnon de voyage, Boron, pressa de questions équivoques à l'égal de celles que posa à leurs ascendants le conquérant macédonien quelque seize siècles plus tôt. Néologisme qui fut employé pour désigner tantôt les brâhmanes de l'Inde tantôt les sages d'Éthiopie⁴, voire même, bien plus tard, au XVIII^e siècle quelque alchimiste chinois par le chimiste allemand Georg Ernst Stahl (1659-1734)⁵. Néologisme, enfin, qui participa à la construction du cliché du sage indien vivant nu et achevant sa vie par une auto-crémation⁶, depuis la période romaine jusqu'à la boutade d'un Gabriel Feydel (1756-1840) qui, en 1807, ironisant à propos de l'article « Gymnosophe » du *Dictionnaire de l'Académie française*, arguait que « l'armée entière d'Alexandre ne

voyage commencé avec le *Roman d'Alexandre*, poursuivi avec la *Vie d'Apollonios de Tyane* (*Vit. Apoll.*) de PHILOSTRATE et continué fin XVIII^e siècle, par exemple, avec le voyage de Pythagore en Inde de Pierre Sylvain MARÉCHAL (1750-1803) qui fit se rencontrer Pythagore, Zoroastre, Confucius et les gymnosophistes sur les bords du Gange (*Voyages de Pythagore en Égypte ...*, 1799, vol. 3, p. 169-225).

⁴ PHILOSTRATE, *Vit. Apoll.* 6, 6 ; HÉLIODORE, *Aeth.* 10, 6, 3 ; 10, 9, 6. Dès le XVI^e siècle, François de Rosières reprit les données d'Héliodore au sujet des gymnosophistes d'Éthiopie (*Six livres des politiques ...*, 1574, p. 116). Pierre Sylvain MARÉCHAL fit rencontrer Pythagore et des gymnosophistes de Méroé (*Voyages de Pythagore en Égypte ...*, 1899, vol. 2, p. 261-299).

⁵ Ce dernier fait état, dans ses collections, d'un ms. intitulé : « La gymnosophie alchimique, par Telputh, gymnosophe chinois », dans *L'année littéraire*, année 1765, p. 175.

⁶ A partir du XVI^e siècle, le cliché du gymnosophe prit de l'importance chez les écrivains tel Giovanni Francesco LOTTINI (*Advis civils, contenans plusieurs beaux et utiles enseignemens ...* 1584, p. 27). La fréquence d'emploi du terme gymnosophe augmente significativement au cours du XVIII^e siècle et est attestée au XIX^e siècle dans plus de six cents ouvrages. Gustave Flaubert, par exemple, narra dans sa *Tentation de saint Antoine* comment l'ermite chrétien reçut l'enseignement d'un gymnosophe qui finit par se jeter dans les flammes d'un bûcher crématoire (*La tentation de saint Antoine ...*, 1874, p. 5 ; 127-131).

serait pas venue à bout de faire manger, de bon gré, un anchois ou une alouette, à un gymnosophe »⁷.

Pourtant, à lire les sources textuelles qui nous sont parvenues, depuis le *Papyrus de Berlin 13044* (II^e siècle av. J.-C.) au *Corpus glossariorum latinorum* (VII^e siècle apr. J.-C.), le terme « gymnosophe » fut peu utilisé puisqu'il n'apparaît qu'à vingt-huit reprises dans la littérature grecque et à dix-neuf dans la latine. Néanmoins, certains traducteurs n'ont pas hésité à en ajouter. Il suffit pour s'en rendre compte de lire la traduction française d'Amédée Eugène Tardieu (1822-1893), bibliothécaire de l'Institut, géographe du Ministère des Affaires étrangères, qui publia en 1880 la *Géographie* de Strabon en quatre volumes. Dans le livre quinze, consacré en grande partie à l'Inde, l'archiviste paléographe employa à neuf reprises le terme « gymnosophe » alors que le texte grec lui-même n'en fait aucune mention. Ainsi traduisit-il σοφιστής⁸, φιλόσοφος⁹ ou des pronoms démonstratifs¹⁰ par « gymnosophe ». Un lecteur non averti pourrait alors penser que Strabon utilisait ce néologisme, voire même les auteurs qu'il cite à savoir Onésicrite, Néarque, et autres compagnons d'Alexandre le Grand ainsi que Nicolas de Damas. Or, Strabon (64 av.-24 apr. J.-C.) n'employa jamais ce terme dans son livre consacré à l'Inde. Il ne l'utilisa qu'une seule fois au livre seize en parlant, comme le fera plus tard également Clément d'Alexandrie, de tous ces devins (μάντις) que les différents peuples ont considérés à l'égal des dieux (θεός) tels « pour les Indiens les gymnosophistes, pour les Perses les mages »¹¹. Ainsi, nombreux sont les livres, jusqu'aux manuels scolaires¹², dans

⁷ Gabriel FEYDEL, *Remarques morales...*, 1807, p. 241.

⁸ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 45 ; 1.66.

⁹ *Ibid.* 15, 1, 68.

¹⁰ *Ibid.* 15, 1, 63 ; 64 (2×) ; 65 (2×) ; 73.

¹¹ Παρὰ δὲ τοῖς Ἰνδοῖς οἱ γυμνοσοφισταί, παρὰ δὲ τοῖς Πέρσαις οἱ μάγοι.

¹² Il n'est pas rare de retrouver le terme sous une forme adjectivale et dans un sens si générique qu'il est bien difficile de savoir quelles réalités historique et philosophique il recouvre, comme, par exemple, dans une notice consacrée à Pyrrhon qui « suit Alexandre le Grand jusqu'en Asie et s'y imprègne de la

lesquels la formation du substantif « gymnosophe » fut attribuée aux compagnons d'Alexandre le Grand :

Gymnosophistes, « sages nus », tel est le nom que les compagnons d'Alexandre donnèrent à ces hommes étranges, capables de contempler le soleil de son lever à son coucher, de se tenir indéfiniment immobiles sur une seule jambe ou d'entrer tout vivants dans les flammes sans une hésitation et sans une plainte¹³.

Il convient donc de revenir sur la terminologie utilisée par les auteurs de langue grecque pour désigner les acteurs d'un paysage religieux hétéroclite et complexe s'étendant de la vallée de l'Indus à la plaine gangétique et des contreforts himalayens à l'île de Taprobane. Nous mettrons ainsi en contraste Hérodote, qui ne se rendit jamais en Inde, les compagnons d'Alexandre le Grand et Mégasthène, qui séjournèrent dans les vallées respectivement indusienne et gangétique, avec les auteurs de langue grecque et latine qui, à partir du II^e siècle av. J.-C., citèrent, sans jamais avoir séjourné en Inde, certaines catégories de sages indiens en reprenant les écrivains du temps de la conquête macédonienne.

La difficulté première lorsque nous cherchons à mieux cerner les termes spécifiques grecs, qui ont été utilisés pour parler de différents religieux indiens et qui ont servi à les catégoriser, provient du caractère fragmentaire des sources textuelles anciennes et des modifications que leur ont apporté quelques siècles plus tard ceux qui les ont citées. Au II^e siècle apr. J.-C., Arrien, par exemple, qui était un spécialiste de la campagne militaire d'Alexandre le Grand et qui était au fait des rapports et des histoires rédigés par ses compagnons, conserva tout au long de son *Ἰνδική* le terme σοφιστής pour parler des sages indiens, lors même qu'il cita Mégasthène en 11, 1, qui, selon Diodore de Sicile et Strabon, avait employé dans sa description de la société indienne le substantif φιλόσοφος. Pour Arrien, les brāhmanes ne pouvaient être considérés à l'égal des

doctrine gymnosophe indienne ». France FARAGO (dir.), *Philosophie, terminales L, ES, S*, Levallois-Perret 2004, p. 576.

¹³ Pierre FEUGA & Tara MICHAËL, *Le yoga*, Paris 2012 (1^{re} éd. 1998), p. 3.

philosophes grecs. Ils formaient une catégorie sociale et professionnelle (γένος) que le terme σοφιστής rendait le mieux. Arrien lui-même s'en expliqua dans son *Anabase* : « les brāhmanes, qui sont des sophistes pour les Indiens »¹⁴. Ainsi, sans les citations de Mégasthène conservées chez Diodore de Sicile et Strabon, nous aurions pu penser que Mégasthène lui-même avait nommé les brāhmanes σοφιστής, or nous verrons qu'il n'en est rien.

Sans jamais s'être rendu en Inde, Hérodote (env. 485-430 av. J.-C.), contemporain du Jina (env. 505-425 av. J.-C.) et du Buddha (env. 480-400 av. J.-C.), décrivit sans le savoir le mode de vie de brāhmanes de la haute vallée de l'Indus dont il obtint la description soit d'Hécatée de Milet, soit plus probablement d'une source commune, peut-être Scylax qui descendit l'Indus vers 518 av. J.-C. à la demande de Darius I^{er}. Dans son *Enquête*, au sujet des mœurs et des pratiques funéraires indiennes, Hérodote opta pour la mise en perspective comparative et contrastive de deux catégories différentes, celle de la tribu anārya des Padéens (Παδαῖοι), qui pratiquaient l'endocannibalisme funéraire à l'égal des Καλλατίαι, les Kirāta d'origine tibéto-birmane bien connus des Indo-ārya au moins depuis la période de composition de l'*Atharvaveda* (10, 4, 14), c'est-à-dire à la charnière entre les périodes de l'âge du Bronze et du Fer, vers 1200 av. J.-C., et celle d'autres Indiens, qui, observant un végétalisme strict, achevaient leur vie dans la solitude :

D'autres Indiens ont ces autres mœurs : ils ne tuent rien qui ait une âme, ils ne sèment rien, ils n'ont pas coutume de posséder des maisons, ils se nourrissent d'herbes et ont une graine de la taille d'un grain de millet, dans une cosse, que la terre produit d'elle-même : ils la recueillent, la font bouillir avec la cosse et s'en nourrissent. Si l'un d'eux tombe malade, il s'en va dans la solitude et reste allongé ; et personne ne s'occupe de lui, ni après sa mort, ni pendant sa maladie¹⁵.

¹⁴ Τῶν βραχμάνων οἱ δὴ σοφισταὶ τοῖς Ἰνδοῖς εἰσιν (ARRIEN, *Anab.* 6, 16, 5).

¹⁵ HÉRODOTE, *Hist.* 3, 100.

De même que ces Indiens glanaient leur subsistance selon le ṛtá, l'ordre établi, de même ils s'exilaient au loin lorsqu'ils se savaient atteints d'une maladie incurable, lorsque les éléments constitutifs de leur corps n'étaient plus ordonnancés selon ce même ṛtá et qu'ils subissaient leur inévitable désordonnement ou néantise (nirṛti) qui conduit à la mort physique (mṛtyu). Dans la tradition brāhmanique, conservée dans les traités normatifs¹⁶ et dans la littérature notamment épique, il est fait mention de ce que les brāhmanes nomment le grand chemin (mahāpatha) ou grand départ (mahāprasthana), acte qui consiste, en cas de maladie incurable, à quitter volontairement sa vieille peau comme un serpent sa mue, afin d'atteindre le monde des dieux (devaloka). La mention précise du mode de cuisson du riz, appelé en sanskrit nourriture des ascètes (munyanna; munisevita) permet d'identifier ces brāhmanes. En effet, ces Indiens dont parle Hérodote avaient pour exigence de ramasser du riz sauvage (araṇyadhānya ou araṇyaśāli), connu des Indo-ārya depuis environ 1100 av. J.-C. Il s'agit ici du riz entier (śuṣkāṇna), non décortiqué (āmāṇna) pour lequel ces indiens érémitiques (āraṇyaka) ne procédaient nullement à la séparation (phalīkaraṇa) de la graine et de la balle¹⁷, comme le faisaient les autres Indo-ārya maîtres de maison (gṛhapati) à l'aide d'un mortier (udūkhala). Ils le mettaient donc directement à bouillir et ceci induit qu'ils faisaient usage du feu (agni) grâce auquel ils pouvaient accomplir leurs rites sacrificiels quotidiens à base de riz, à l'écart de toute habitation, et qu'ils n'appartenaient donc ni au courant des brāhmanes gnostiques, vivant d'aumônes (bhikṣācarya¹⁸) ni à celui des ascètes mendiants désignés sous la dénomination collective de śramaṇa, terme qui apparaît pour la première fois dans une composition āraṇyaka de l'école védique Taittirīya du Yajur Veda

¹⁶ « Ayant pris la direction de la région invaincue [du Nord-Est], qu'il marche tout droit jusqu'à la dissolution de [son] corps, [l'esprit] attelé, se nourrissant d'eau et d'air » (aparājitāṃ vāsthāya vrajed diśam ajihmagah | ā nipātāc charīrasya yukto vāryanilāśanaḥ ||, *Mānavadharmasāstra* 6, 31.

¹⁷ Gr. κάλυξ ; skt. kambūka (*Atharva Veda* 11, 1, 29).

¹⁸ *Bṛhadāraṇyakopaniṣad* 3.5.1.

noir répartie, à la même époque, dans la plaine indo-gangétique. Or, selon le *Baudhāyanadharmasāstra* 3, 3, 2 (V^e-IV^e siècle av. J.-C.), il existait, dans le monde des ascètes, ceux qui faisaient cuire leur alimentation (pacamānaka) et ceux qui ne la faisaient pas cuire (apacamānaka). Le premier groupe se divise en cinq types : sarvāraṇyaka (qui mange tout ce qui est produit par la forêt), vaituṣika (qui se nourrit de grains), kandaṃulabhakṣa (qui mange des bulbes et des racines), phalabhakṣa (qui mange des fruits) et śākabhakṣa (qui mange des végétaux). Les Indiens décrits par Hérodote appartenaient donc à la mouvance brāhmanique érémitique (āraṇyaka) des pacamānaka, et plus particulièrement à celle des vaituṣika.

Il est donc à noter que si cette description correspond tout à fait à ces ascètes indiens dont le mode de vie pouvait apparaître comme extrême et donc s'opposer totalement à celui de la tribu des Παδαῖοι, la source utilisée par Hérodote ne fournissait aucun terme spécifique grec, ou transcrit d'une langue indo-ārya tant en traduction sémantique qu'en traduction phonétique, pour les désigner, à part l'ethnonyme générique Ἰνδοί. Par ailleurs, nous pouvons conclure à la lecture des occurrences d'Hérodote et de Ctésias de Cnide relatives aux peuples indo-ārya et anārya de la haute vallée de l'Indus que les ethnonymes, à part celui des Kirāta, ont été forgés par les ethnographes indo-ārya eux-mêmes et qu'ils avaient eu pour fonction de répondre aux critères de l'indo-āryanité définis par les milieux intellectuels brāhmaniques. Les contacts administratifs entre la chancellerie de la vingtième satrapie achéménide, nommée Hiduś, et les chefs de clan indo-ārya ou rāja ont conduit les Achéménides à prendre connaissance du monde indo-ārya tel qu'il avait été ordonné par les brāhmanes ethnographes, qui placèrent tout autour de leur propre espace indo-ārya, considéré comme territoire sacré (āryāvarta) et centre du monde des hommes (naraloka), les peuples anārya, nomades ou sédentaires, plus ou moins assimilés ou brāhmanisés, dont les ethnonymes qu'ils leur ont affublés, sont devenus autant de

topiques (*tarka*), dans la littérature des épopées et des *Purāṇa*. Et ce fut ces mêmes ethnonymes, pour la plupart injurieux¹⁹ à l'encontre de toutes ces tribus et peuplades regardées par les brāhmanes comme impures, qui servirent à leur tour aux ethnographes grecs pour établir et définir leurs propres critères de la grécité.

Suite à la venue d'Alexandre le Grand et de son armée dans les territoires du Nord-Ouest indien, qui payaient alors tribut au pouvoir achéménide et qui furent donc revendiqués par le conquérant macédonien, les connaissances des Grecs sur les différents courants religieux indiens s'affinèrent et les amenèrent à établir une terminologie plus précise que celle qui avait alors cours dans les milieux intellectuels grecs du Bassin méditerranéen. Des écrits des historiens d'Alexandre le Grand relatifs aux sages de l'Inde, il ne reste que quelques fragments de Néarque, Onésicrite et Aristobule conservés chez Strabon et Arrien.

Il convient en premier lieu de remarquer que les renseignements fournis par Néarque sont précis. Nous tenons pour exemple sa connaissance du rite domestique annuel brāhmanique de la « montée » et de la « redescente » des lits durant la saison des pluies. En effet, pendant les mois de la mousson, les serpents viennent rechercher dans les habitations quelque endroit chaud et sec où se lover. C'est pourquoi, dès la mi-juin, des rites d'oblation aux serpents étaient effectués et les lits étaient alors surhaussés afin d'éviter toute morsure mortelle. Au mois de décembre (*mārgaśīrṣa*),

¹⁹ L'ethnonyme Κυνοκέφαλοι (CTÉSIAS de Cnide, *Indica*, Frag. 45 PHOTIUS, *Bibl.* 72, 40) provient de l'appellation injurieuse *śvaśīrṣa* (« tête de chien ») pour désigner des tribus *anārya* dont le mode d'existence, dénommé *śvacaryā* (« vie de chien »), ne valait pas mieux, aux yeux des Indo-ārya, que celui des chiens considérés par les brāhmanes comme des animaux impurs. Ainsi se retrouvent dans les littératures grecque et latine (SCYLAX, Frag. 7b ; CTÉSIAS de Cnide, Frag. 51a et b ; MÉGASTHÈNE, Frag. 27b) des peuples qui se couvrent de leurs oreilles (Ὠτόλικνοι / *Kaṇapṛāvaraṇa*), qui courent très vite bien qu'avec un seul pied (*Monocoli* / *Ekaṇādaka*), etc. Ces ethnonymes désignant des tribus *anārya* proviennent tous des milieux brāhmaniques (*Mahābhārata* 2, 28, 44-47 et 2, 47, 15-16 ; *Rāmāyaṇa* 4, 39, 24-27a) et ont alimenté l'imaginaire des Occidentaux durant l'Antiquité et toute la période médiévale.

s'achevait cette précaution et les lits étaient redescendus sur le sol. Tout comme la « montée », la « redescente » (pratyarohaṇa) faisait l'objet d'un rite dont le descriptif a été conservé dans l'*Āśvalāyanagr̥hyasūtra* 2, 3²⁰ de l'école védique Āśvalāyana et sous une forme métaphorique dans un sūtra bouddhique (*Jāṇussonisutta*) de l'école Theravāda, rituel alors connu sous la forme pālie paccorohaṇī. Aussi, lorsque Paul Pédech affirme que « Néarque ajoute naïvement que les Indiens surélèvent leurs lits pour échapper aux serpents »²¹, il convient de rectifier que la naïveté n'est pas du côté de Néarque.

Ce dernier fut certainement l'un des premiers parmi les historiens du conquérant à faire une nette distinction entre les acteurs des différents courants religieux indiens présents dans la haute vallée indusienne et le Pañjāb. Il utilisa comme terme générique le substantif σοφιστής, nom d'agent formé sur la forme verbale σοφίζομαι, qui désigne ici ces différents groupes d'hommes et de femmes qui vivent de leur art, et notamment de leur habileté dans leur domaine de pratique. L'emploi de σοφιστής chez Néarque comme chez les autres compagnons d'Alexandre le Grand n'a aucune connotation péjorative comme cela était le cas, à cette même période, par exemple, dans la bouche d'Aristote qui dénonçait « la sagesse apparente » (φαινομένη σοφία) des sophistes grecs²².

Parmi ces sophistes indiens, Néarque fit la distinction entre les βραχμᾶνες, traduction phonétique de brāhmaṇa, qui « font de la politique et accompagnent les rois en tant que conseillers »²³, et d'autres qui observaient les phénomènes naturels, philosophaient avec des femmes et s'astreignaient à un régime dur. Néarque affirmait que le célèbre Calanos faisait partie de cette dernière catégorie et que « ces sophistes vivent nus (οὔτοι γυμνοὶ διαιτῶνται

²⁰ Hermann OLDENBERG, *The Grihya Sutras (Part 1)* (SBE 29), Oxford 1886, p. 204-205.

²¹ Paul PÉDECH, *Historiens compagnons d'Alexandre, Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris 2011 (1^{re} éd. 1984), p. 173, n. 11.

²² ARISTOTE, *Réfutation des sophistes* 11, 4.

²³ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 66.

οἱ σοφισταί), l'hiver en plein air au soleil, l'été, quand le soleil est fort, dans les prés et les marais, sous de grands arbres »²⁴. Il est donc évident que Néarque fut l'un des premiers Grecs à parler de la nudité de ces sages du Nord-Ouest indien et que les deux termes γυμνός et σοφιστής n'attendaient plus qu'à être juxtaposés pour former celui de γυμνοσοφιστής à partir duquel les auteurs grecs produisirent un nouveau *topos* (voir ci-dessous).

Une autre catégorie de sophistes indiens regroupe ceux dont l'art consiste à soigner les morsures de serpents et qui « semblaient non sans l'aide des dieux guérir ce qui était guérissable »²⁵. Néarque distingue bien ces sophistes, qu'il nomme ἐπωδός²⁶, des médecins indiens (Ἰνδῶν ὄσοι ἱητρικῆν) ou bhiṣaj dont s'était entouré Alexandre le Grand. Ces sophistes, qui récitaient des paroles magiques pour guérir les blessures dues aux morsures de serpents, sont des mantrin indiens, c'est-à-dire des spécialistes qui, au moyen de formules magiques ou mantra, tentaient d'obtenir la guérison du blessé en invoquant des divinités diurnes et nocturnes (deva et asura), comme l'attestent déjà, dès le début de l'âge du Fer, les charmes (bhaiṣajya) contre le venin de serpent en *Atharvaveda* 6, 12 et 13.

Tout comme Néarque, Onésicrite utilisa également le terme σοφιστής pour parler de Calanos et de Mandanis et rappela que ces sages indiens vivaient nus, ce qui lui valut quelques déboires pour s'entretenir avec eux²⁷. Bien que pour sa part Aristobule rapportât que ces deux sophistes étaient des brāhmanes²⁸, ces compagnons d'Alexandre le Grand, Onésicrite et Aristobule, ont tous deux raisons. Si nous nous référons, en effet, aux textes normatifs des V^e-IV^e siècle av. J.-C., le système des quatre āśrama²⁹, en germe dans la *Bṛhadāraṇyakopaniṣad* 2, 23, 1-2, était déjà en place et se déclinait,

²⁴ ARRIEN, *Ind.* 11, 7.

²⁵ *Ibid.* 15, 11-12.

²⁶ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 45.

²⁷ *Ibid.* 15, 1, 63-65 ; PLUTARQUE, *Alex.* 65, 1-3.

²⁸ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 61.

²⁹ Patrick OLIVELLE, *The Āśrama system. The History and Hermeneutics of a Religious Institution*, Oxford 1993.

pour un membre de la classe brāhmanique, en périodes d'étudiant du *Veda* (brahmacārin), de maître de maison (grhastha), d'ascète-forestier (vānaprastha) et d'ascète-errant (parivrājaka). Après douze ans d'étude du *Veda*³⁰, voire quarante-huit selon l'antique rigueur, un brāhmane pouvait choisir de poursuivre sa vie en s'engageant dans l'un des trois autres āśrama, ou bien, selon une vision idéalisée de la réalisation brāhmanique, en les observant successivement. Onésicrite et Aristobule ont donc rencontré et des vānaprastha, parfois accompagnés de leur épouse, et des parivrājaka. Calanos et Mandanis étaient des parivrājaka, c'est-à-dire des brāhmanes ayant abandonné toute chose, tant au niveau des moyens de subsistance que des valeurs et concepts contraires, et ne vivant plus désormais que de la mendicité (bhikṣā) au hasard de leur errance (parivraj-). Selon l'*Āpastambadharmasūtra* 2, 21, 11-12 (V^e-IV^e siècle av. J.-C.), les parivrājaka pouvaient soit endosser un vêtement abandonné (tasya muktam ācchādanaṃ vihitam), soit, pour les plus rigoristes, vivre entièrement nus (sarvataḥ parimokṣam eke). Dans la région de Taxila, comme dans le reste du Pañjāb, les brāhmanes avaient conservé les traditions des écoles védiques. Non loin, à Śalātura (au nord d'Attock dans l'actuel Pakistan), aurait vécu, à la même période qu'Alexandre le Grand, le savant grammairien Pāṇini qui, dans son *Aṣṭādhyāyī*, cite les mots brāhmaṇa (4, 2, 42), śramaṇa (2, 1, 70) et bhikṣu (4, 3, 110). Les deux derniers termes renvoient aux ascètes-errants de la classe brāhmanique comme l'atteste déjà la *Bṛhadāraṇyakopaniṣad* 4, 3, 22 et 3, 5, 1 et non ici à des ascètes non-brāhmaniques comme les jaina, les ājīvika ou les bouddhistes dont les communautés (saṃgha) n'avaient pas encore essaimé jusqu'aux alentours de Taxila au IV^e siècle av. J.-C. Dès lors, nous pouvons considérer que ce terme σοφιστής a servi aux compagnons d'Alexandre le Grand pour désigner uniquement ces brāhmanes en marge de la société indo-ārya, qui avaient renoncé à leur vie de maître de maison et de conseiller des puissants, ainsi que ces spécialistes des formules magiques ou mantrin. Quant à cette

³⁰ *Chāndogyopaniṣad* 6, 1, 2; *Baudhāyanadharmasāstra* 1, 3, 1.

endurance, poursuivie par ces ascètes indiens vivant nus, rendue chez Onésicrite par καρτερία, terme grec recouvrant aussi bien les domaines militaire, gymnique que philosophique, il traduisait celui brāhmanique de titikṣā³¹, cette faculté d'endurance physique et morale développée par les brāhmanes et plus encore par les ascètes parivrājaka. Dans la *Bṛhadāraṇyakopaniṣad* 4, 4, 23, le brāhmane Yājñavalkya enseigne à Janaka, roi des Videha, que celui qui est parvenu à la reconnaissance de l'ātman-brahman demeure entièrement apaisé (śānta), dompté (dānta), détaché de tout (uparata), recueilli (samāhita) et est capable de supporter avec fermeté (titikṣu) toute chose. Si la finalité de la pratique des efforts (śrama > śramaṇa³²) est l'obtention de la brāhmanité (brāhmaṇo bhavati), c'est à dire l'identification du Soi (ātman) et du Principe suprême (brāhman), seule la recherche à endurer tous les contraires tant physiques que moraux, selon le sens donné par la forme désidérative de titikṣā (< tij-), conduit à cet état dans lequel l'ascète s'est affranchi de tout mal (pāpa), de toute passion (rajas) et de tout doute (vicikitsā). Onésicrite en cela a rapporté fidèlement, en des termes cyniques, la finalité de l'ascèse des parivrājaka Calanos et Mandanis.

Il fallut donc aux Grecs attendre la venue de Mégasthène à la cour du roi Maurya Candragupta en la capitale royale de Paṭaliputra, dans la plaine gangétique, aux alentours de 300 av. J.-C. pour voir apparaître une nouvelle traduction phonétique qui remplaça définitivement le terme générique de sophiste, celle de σαμμᾶναι³³ translittérant śramaṇa (< śrama), substantif indo-ārya qui désigne les hommes et les femmes qui, en marge de la société, font effort

³¹ PĀṆINI, *Aṣṭādhyāyī* 1, 2, 20.

³² OLIVELLE, *The Āśrama system*, p. 9-16; Henk W. BODEWITZ, « The special meanings of śrama and other derivations of the root śram in the Veda », *IJJ* 50/2 (2007), p. 145-160.

³³ Dans les fragments conservés par STRABON dans sa *Géographie* (15, 1, 59), cette transcription apparaît sous la forme γαρμᾶναι. Cette erreur est imputable au copiste de l'exemplaire consulté par le géographe grec, car CLÉMENT d'Alexandrie, qui avait également lu les *Indika* de Mégasthène, cita la forme correcte σαμμᾶναι dans ses *Stromates* 1, 15, 71, 5.

d'ascétisme. Ainsi, Mégasthène regroupa sous le terme générique philosophe (φιλόσοφος) la première classe (μέρις) de la société indo-ārya qui se divisait elle-même en deux groupes (γένος), celui des brāhmanes et celui des śramanes³⁴. Dans l'état actuel des sources grecques, il fut le premier à décrire cette distinction du paysage religieux indien, attestée archéologiquement par les inscriptions sur roches et piliers de la chancellerie du roi maurya Aśoka (304-232 av. J.-C.), une quarantaine d'années après son passage, par le composé moyen-indien bramaṇasramaṇa ou śramaṇabramaṇa³⁵.

Au sujet des brāhmanes, Mégasthène a connu l'école védique (śākhā) des Kapiṣṭhala (Καπισθηλοί³⁶), appartenant à la branche du Yajur Veda noir, alors présente sur les bords de l'Hydraôtès (Ἰδραώτης, Irāvati, actuelle Rāvī) au sud du Pañjāb ainsi que les écoles rattachées au Yajur Veda noir, Kaṭha (Καθαίτοι³⁷), et au Yajur Veda blanc, Mādhyandina (Μαδυανδινοί³⁸) qui s'étaient installées, quant à elles, plus à l'Est, jusqu'au Magadha. Sur le mode de vie, la ritualité et les doctrines cosmologiques et cosmogoniques des brāhmanes, à en juger par les fragments qu'il nous reste, Mégasthène fut également assez précis.

L'ambassadeur séleucide divisa le groupe des śramanes en forestiers³⁹ (ὑλοβίους, āraṇyaka ou vānaprastha), qui, s'ils n'appartiennent pas à la classe brāhmanique en tant que telle puisqu'ils sont cités dans la catégorie des σαρμᾶναι, ne sont guère

³⁴ STRABON, *Geogr.* 15, 1.39.

³⁵ Édits sur rocher III et IV. *Les inscriptions d'Asoka*. Traduction et commentaire par Jules Bloch, Paris 1950, p. 97-98.

³⁶ ARRIEN, *Ind.* 4, 8.

³⁷ ARRIEN, *Anab.* 5, 22, 1.

³⁸ ARRIEN, *ind.* 4, 4.

³⁹ « Quant aux Garmanes, il (Mégasthène) affirme que les plus honorables sont appelés forestiers, qu'ils vivent dans les bois, qu'ils se nourrissent de feuilles et de fruits sauvages, qu'ils sont vêtus d'écorces d'arbres, qu'ils s'abstiennent des plaisirs de l'amour et de vin. Ils sont en relation avec les rois, qui, par l'intermédiaire de messagers, cherchent à s'informer des causes et qui vénèrent et supplient la divinité par leur intermédiaire. »

identifiables⁴⁰, et en médecins⁴¹ (ιατρικὸς, bhiṣaj), deux catégories d'ascètes qui mendiaient leur moyen de subsistance et qui « s'exercent à l'endurance, à la fois dans l'effort (πόνους) et dans l'inaction (ἐπιμοναίς), au point de garder sans bouger durant tout un jour la même posture »⁴². Néanmoins, si les premiers demeuraient dans des forêts, les seconds ne vivaient pas en plein air (μὴ ἀγρούλους δὲ). Ces derniers pourraient donc être des moines bouddhistes (bhikṣu) qui, retirés dans leur lieu d'assemblée (saṃghārāma), faisaient leur tournée d'aumônes, enseignaient chez qui leur accordait l'hospitalité et, à la différence des jaina qui ne pratiquaient pas la médecine, procuraient des remèdes aux malades selon les directives du Buddha⁴³, conservées dans les règles

⁴⁰ Le manque de renseignements sur le fondement des doctrines de ces groupes śramaniques rend difficile leur identification. Leur nombre était très important bien que trois d'entre eux — ājīvikisme, jainisme et bouddhisme — aient pu prendre un essor considérable, à tel point que quelques décennies après le passage de Mégasthène à la cour maurya, le roi Aśoka, petit-fils de Candragupta, leur accorda ses faveurs et les nomma expressément : « L'ami des dieux au regard amical parle ainsi : Mes surintendants de la Loi aussi sont occupés à diverses formes d'assistance, concernant ascètes et bourgeois : ils sont également occupés aux affaires de toutes les sectes. De la communauté [bouddhique] aussi, j'ai décidé qu'ils s'occuperont. Et de même j'ai décidé qu'ils s'occuperaient des brahmanes et des ājīvika, j'ai décidé encore qu'ils s'occuperaient des Nirgrantha [jaina], et s'occuperaient de nombreuses sectes. » (*Les inscriptions d'Asoka*, p. 170-171).

⁴¹ « Après les forestiers, on honore en second les médecins. Il (Mégasthène) affirme que ce sont des philosophes qui étudient l'homme, qu'ils vivent dans la frugalité, mais pas en plein air, qu'ils se nourrissent du riz et du gruau de seigle que leur donne tout homme auprès de qui ils mendient ou qui leur offre l'hospitalité. Ils peuvent rendre les femmes très fécondes et les faire accoucher de garçons ou de filles au moyen de médications appropriées. Mais le plus souvent, ils guérissent les maladies par des aliments, non par des médicaments. Parmi leurs médicaments, les onguents et les cataplasmes sont très appréciés, mais les autres ne sont pas exempts d'effets nocifs. »

⁴² STRABON, *Geogr.* 15, 1, 60.

⁴³ Selon ses disciples, en effet, le Buddha possédait respectivement la faculté de diagnostiquer les différentes maladies par l'observation des symptômes, la connaissance du savoir thérapeutique et la capacité à dispenser aux malades le remède (bheṣaja) approprié. Du fait de guérir de la maladie, de la vieillesse et de la mort, le Buddha apparaît comme le meilleur des médecins (vaidyottama,

monastiques (vinaya) du canon pāli. En effet, d'après le *Bhesajjakkhandhaka* du Mahavāgga, cinq ingrédients étaient classés comme remèdes médicaux et non comme simple nourriture, à savoir le beurre clarifié, le beurre frais, l'huile, le miel et la mélasse. Par ailleurs, d'autres substances pouvaient être utilisées comme remèdes tels le curcuma, le gingembre, la racine d'iris, l'ail, l'hellébore noir, le vétiver ou encore le souchet d'Asie (*Cyperus rotundus* L. 1753). Les bhikṣu médecins avaient obligation d'assister les autres moines malades ainsi que les fidèles laïcs, et devait être pourvu de cinq qualités : connaître la médecine, savoir établir un diagnostic, éviter au malade ce qui lui est nuisible, œuvrer sans penser à obtenir un quelconque gain matériel, ne pas être rebuté face aux excréments, aux urines, à la salive et aux vomissures à nettoyer et enfin être enthousiaste à instruire la doctrine (dharma) au malade.

Puis, faisant suite à cette catégorie d'ascètes mendiants, il énuméra d'autres groupes de śramanes, à savoir des devins (μαντικούς)⁴⁴, des enchanteurs (ἐπωδοῦς, mantrin) et des « spécialistes des formules et des usages funéraires » (τῶν περὶ τοῦς κατοικομένων λόγων καὶ νομίμων ἐμπείρους, bhāgam kartṛ⁴⁵, pretaniryātaka). Enfin, Mégasthène acheva cette énumération par une catégorie de śramanes « qui sont plus agréables et plus policés (τοὺς δὲ χαριστέρους μὲν τούτων καὶ ἄστειότερους), mais qui ne s'abstiennent pas non plus des lieux communs sur l'enfer, dans la mesure où ils paraissent inciter à la piété (εὐσέβειαν) et à la sainteté (ὁσιότητα). Il y a aussi des femmes qui étudient la philosophie

bhīṣagvara), le roi des médecins (vaidyarāja), le médecin du monde entier (vaidya sarvasya lokasya). Il dispense aux êtres le remède de non-mort (amṛtabheṣaja) qui n'est autre que la doctrine (dharma) dont il est le fondateur et qui repose sur les quatre nobles vérités, elles-mêmes structurées selon le diagnostic de la médecine indienne.

⁴⁴ Cette désignation grecque peut renvoyer à plusieurs catégories indiennes comme les astrologues (granthika ou jyotiṣa), les devins qui connaissent le destin (daivajña), ceux qui expliquent les présages (naimitta ou naimittika) ou encore ceux qui interprètent les signes corporels (sāmudraka).

⁴⁵ *Āśvalāyanagrhyasūtra* 4, 2, 10. Ce terme désigne celui qui exécute les rites funéraires.

(συμφιλοσοφεῖν) avec certains d'entre eux et elles s'abstiennent elles aussi des plaisirs de l'amour »⁴⁶. Ces derniers sont soit des moines bouddhistes (bhikṣu), portant la robe monastique (cīvara, saṃghāṭī) — parfois accompagnant des nonnes (bhikṣunī) —, soit des fidèles laïcs bouddhistes (upāsaka) de blanc vêtus. Tous enseignaient la théorie de la rétribution des actes (karmavādin) selon laquelle l'homme, qui aurait mal agi de son vivant, se verrait entraîner vers des plans infernaux toujours plus bas où il subirait des supplices de plus en plus atroces en proportion de ses actes passés. Dans les fragments conservés, Mégasthène ne fit nulle mention explicite d'implantations monastiques bouddhiques (saṃghārāma) *intra muros*, pour les bhikṣunī, et *extra muros* pour les bhikṣu. Si l'ethnographe grec a donc rencontré des bouddhistes ce fut assurément soit des moines mendiant leur nourriture et vivant dans des ensembles monastiques à l'égal de ces ἰατρικοί, soit des bouddhistes laïcs hommes et femmes (upāsaka et upāsikā) citadins. Il est à noter que pour les deux derniers groupes — thanatopracteurs et prêcheurs des enfers —, Mégasthène ne trouva aucun équivalent grec et n'eut guère l'occasion de transcrire des termes indo-ārya spécifiques les désignant. Les noms même des fondateurs de ces importantes communautés śramaṇiques ou leurs épithètes attribuées par leurs disciples, à savoir Maskarin Gośālīputra pour les ājīvika, Nirgrantha Jñatīputra, Jina ou Mahāvīra pour les jaina et Siddhārtha Gautama, Śākyamuni ou Buddha pour les bauddha, lui étaient inconnus. Au vu de sa transcription précise des noms des différentes écoles védiques ritualistes et de son exposé détaillé sur la doctrine brāhmanique, il apparaît que Mégasthène eut pour interlocuteurs, à la cour du roi maurya Candragupta, des brāhmanes qui ne devaient pas tenir en haute estime les śramaṇa, leurs concurrents directs qui n'hésitaient pas à décrier leur suprématie sociale, à réfuter leur doctrine et à railler leurs pratiques rituelles. Comme au temps des compagnons d'Alexandre le Grand, ce fut donc des brāhmanes qui entourèrent l'ambassadeur séleucide, qui lui décrivirent l'apparence

⁴⁶ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 60.

étrange de tous ces peuples anārya (Περὶ δὲ τῶν ἄλλων διηγεῖσθαι τοὺς φιλοσόφους)⁴⁷ qui délimitaient leur propre territoire conquis par le roi Candragupta et qui lui énumérèrent également les différents groupes śramaniques présents dans la société indo-ārya.

Strabon rapporta également que d'autres écrivains ou historiens (συγγραφεύς) opposaient brāhmanes (βραχμᾶνας) « qui étudient les sciences de la nature (φυσιολογία) et l'astronomie (ἀστρονομία) » aux pramnes (πράμνας), « spécialistes des controverses et des réfutations ». Qui sont ces écrivains ? Strabon n'en dit rien, mais il cite, dans l'ordre, Clitarque (IV^e-III^e siècle av. J.-C.), Artémidore (II^e siècle apr. J.-C.) et Nicolas de Damas (I^{er} siècle av. J.-C.). Le passage sur les brāhmanes et les śramanes a donc de grandes probabilités de provenir de Clitarque. Comme chez Mégasthène, nous retrouvons le terme générique « philosophes » (φιλόσοφος) pour désigner l'ensemble de ces brāhmanes et pramnes mis explicitement en concurrence. En effet, le géographe grec affirme, selon sa source, « que les (Pramnes) se moquent d'eux (des brāhmanes) et les considèrent comme des hommes vaniteux et insensés »⁴⁸. Il ne fait aucun doute que nous avons affaire ici à différentes écoles śramaniques qui raillaient les pratiques des brāhmanes ritualistes et réfutaient les fondements de leur théologie. La littérature śramanique est emplies de telles railleries, et il suffit, pour en donner un exemple, de citer ces vers bouddhiques tirés du *Dhammapada* (III^e siècle av. J.-C.) dans lesquels les auteurs remettaient directement en cause l'autorité héréditaire du brāhmane et en redéfinissaient le statut : « Ce n'est ni par les tresses, ni par le clan, ni par la naissance que l'on est brāhmane. Celui en qui existe la vérité et la doctrine, celui-là est heureux, il est brāhmane [...] Je ne l'appelle pas brāhmane celui qui, né de caste [brāhmanique] par [sa] mère, n'est en fait qu'un nanti interpellant [autrui] par "Bho !" ». Celui

⁴⁷ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 57.

⁴⁸ *Ibid.* 15, 1, 70.

qui n'a rien, qui ne s'attache à rien, celui-là je l'appelle brāhmane⁴⁹. »

Plusieurs hypothèses ont été émises sur la transcription grecque *πράμναι*, sans pour autant être pleinement satisfaisantes⁵⁰. En revanche, il apparaît évident que cette catégorie de sages indiens concurrente de celle des brāhmanes renvoie bien aux śramaṇa. Leur opposition réciproque remonte déjà probablement vers le VII^e-VI^e siècle av. J.-C., comme en témoigne le traité *āraṇyaka*⁵¹ de l'école védique Taittirīya du Yajur Veda noir, pour se poursuivre durant toute l'histoire religieuse de l'Inde. Au III^e siècle av. J.-C., le roi Aśoka, lui-même fidèle laïc bouddhiste (*upāsaka*)⁵², dut prévenir tout conflit entre les écoles brāhmaniques et śramaṇiques par la promulgation d'un ensemble d'édits :

Le progrès de l'essentiel est de diverses sortes : mais le fond, c'est la retenue du langage, de façon qu'on s'abstienne d'honorer sa propre secte ou de dénigrer les autres sectes hors de propos ; et dans telle ou telle occasion, que ce soit légèrement. Il faut même rendre honneur aux autres sectes à chaque occasion. En faisant ainsi, on grandit sa propre secte en même temps qu'on sert l'autre. En faisant autrement, on nuit à sa propre secte en même temps qu'on dessert l'autre.

Quiconque en effet rend honneur à sa propre secte ou en dénigre une autre, toujours par foi à sa propre secte, dans l'idée de la mettre en bonne lumière, celui-là au contraire nuit le plus à sa propre secte⁵³.

Cette concurrence notoire et continuelle entre brāhmanes et śramaṇes, voire interne à chaque groupe et école, permet d'avancer

⁴⁹ Na jaṭāhi na gottena na jaccā hoti brāhmaṇo | yamhi saccaṃ ca dhammo ca so sukhī so ca brāhmaṇo || [...] na cāhaṃ brāhmaṇaṃ brūmi yonijaṃ mattisambhavaṃ | bhovādī nāma so hoti sa ve hoti sakiñcano | akiñcanaṃ anādānaṃ tam ahaṃ brūmi brāhmaṇaṃ ||, *Dhammapada* 393 et 396.

⁵⁰ Voir à ce sujet Alain CHRISTOL, « Les édits grecs d'Aśoka : étude linguistique », *JA* 278 (1990), p. 48. Klaus KARTTUNEN, *India and the Hellenistic World*, Helsinki 1997, p. 59-60.

⁵¹ *Taittirīyāraṇyaka* 7, 1.

⁵² Édits du Mysore et de la région centrale : *Les inscriptions d'Asoka*, p. 145.

⁵³ Édits sur rocher XII : *Les inscriptions d'Asoka*, p. 121-123.

que le terme *πράμναι* provient bien d'une transcription grecque mal graphiée du substantif sanskrit *śramaṇa* ou de l'un de ses équivalents en langues moyennes-indiennes. En effet, cette translittération, qui se révèle être un *hapax* dans l'ensemble de la littérature grecque, apparaît uniquement dans la *Géographie* (15, 1, 70) de Strabon. Or, nous avons vu que la transcription *γαρμάναι* pour *σαρμᾶναι* due à Mégasthène était tout aussi fautive dans l'écrit de ce géographe au début du I^{er} siècle apr. J.-C.

Ainsi, au sujet de cette catégorie d'ascètes, sont énumérés plusieurs groupes. Les « montagnards »⁵⁴ (*ὄρεινός*) aux remèdes médicaux qu'il est possible d'identifier avec les *śivaïtes*. Ces derniers se nomment, en effet, les montagnards (*girika*, *pārvata*) en référence au dieu Rudra-Śiva, le Montagnard par excellence et le médecin des médecins depuis l'époque védique. Par ailleurs, Strabon rapporte que, d'après Mégasthène, un culte était rendu par les philosophes montagnards (*ὄρεινός*) à Dionysos⁵⁵ qu'il convient également, dans cette occurrence mégasthénienne, d'identifier avec le dieu Śiva⁵⁶. Vient ensuite le terme « gymnète » (*γυμνήτης*) qui n'est employé que deux fois dans la littérature grecque, chez Strabon et Cratès de Mallos (220-140 av. J.-C.) d'après Pline l'ancien⁵⁷. Ceci induit que ce substantif remonte à un auteur antérieur à Cratès de Mallos qui pourrait être Clitarque. Quoi qu'il en soit, ce terme montre que son inventeur voulait désigner par cet emploi les sages indiens vivant nus. C'est bien ce que Strabon comprit en définissant cette profession ainsi : « Les Gymnètes, comme leur nom l'indique, vivent nus la plupart du temps. Ils s'exercent durant trente-sept ans à l'endurance, comme nous l'avons dit précédemment ; des femmes

⁵⁴ « Les montagnards se vêtent de peaux de cerfs, ont des besaces pleines de racines et de simples et prétendent exercer la médecine au moyen de charmes, d'incantations et d'amulettes. »

⁵⁵ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 58.

⁵⁶ Sur la typologie mégasthénienne des différents Dionysos indiens voir DUCŒUR, « *Interpretatio*, relectures et confusions chez les auteurs gréco-romains : le cas du Dionysos indien », *Mythos*, suppl. 2 (2011), p. 143-158.

⁵⁷ PLINE L'ANCIEN, *Hist.* 7, 28.

partagent leur vie, mais sans avoir avec eux de relations sexuelles. Cette catégorie jouit d'une grande estime⁵⁸. » Si nous nous en tenons aux indications de Strabon qui renvoie son lecteur à ce qu'il a déjà exposé en 15, 1, 59, il faut alors admettre qu'il s'agit ici non pas de śramanes mais de brāhmanes, et plus particulièrement, de brahmacārin, c'est-à-dire de jeunes brāhmanes qui, dès le rite de l'upanayana vers l'âge de sept ans, étudient le *Veda* durant plusieurs années sous la direction d'un maître (guru). Il y a donc ici confusion entre ces brāhmanes retirés dans des bois (vana) à l'écart des habitations et vivant de peu afin d'étudier le *Veda* dans un état de pureté, et les śramanes qui n'appartiennent pas ou plus à la classe sociale (varṇa) brāhmanique⁵⁹. Il est intéressant de noter qu'à la période (IV^e-III^e siècle av. J.-C.) où l'auteur employa le terme γυμνήτης pour désigner ces brāhmanes vivant nus et chastes, le substantif γυμνοσοφιστής n'était pas encore forgé. « Gymnète » apparaît, de ce fait, comme la première tentative d'un néologisme pour désigner précisément ceux d'entre les sages indiens qui vivent nus. Mais à l'égal du terme gymnosophe, il devint un ethnonyme⁶⁰. Le groupe suivant est celui des citadins (πολιτικός) qui « portent soit des robes de lin quand ils vivent en ville, soit des peaux de faon ou de daim quand ils vivent à la campagne »⁶¹. Le terme πολιτικός est encore un *hapax* et devrait correspondre à celui sanskrit nāgaraka. Si nous nous en tenons à leur mode de vie, il pourrait s'agir de brāhmanes āraṇyaka qui menaient une vie citadine ou villageoise, mais qui se retiraient dans des bois en dehors des villes et des villages afin de pratiquer le brahmajñā par la récitation-personnelle du *Veda* (svādhyāya). À cette occasion, ils

⁵⁸ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 70.

⁵⁹ Nombreux étaient les śramanes issus de la classe brāhmanique qui avaient abandonné leur statut social indo-ārya pour suivre le chemin du renoncement en adhérant à l'une des doctrines enseignées par les tenants des écoles śramaniques. Parmi ces śramanes se trouvaient également des kṣatriya et des vaiśya.

⁶⁰ PLIN L'ANCIEN, *Hist.* 7, 28.

⁶¹ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 71.

endossaient une peau d'antilope noire symbolisant le sacrifice⁶². Selon Strabon, Mégasthène avait abordé, dans ses *Ἰνδικά*, les pratiques religieuses des philosophes des montagnes qui rendaient un culte à Dionysos (voir ci-dessus) et de ceux de la plaine qui vénéraient Héraclès⁶³ et qui habitaient dans les grandes villes de Méthora (Mathurā) et de Kleisobora⁶⁴. Ces philosophes de la plaine, qui vénéraient Vāsudeva-Κῖρῆνα⁶⁵, sont-ils les mêmes que les citadins ? Il ne semble pas. Enfin, la liste des pramnes se termine avec le terme προσχώριος qui est aussi un *hapax* dans la littérature grecque relative aux sages de l'Inde. À quelle réalité indienne renvoie-t-il ? Ces suburbains pourraient être des fidèles laïcs (*upāsaka*) appartenant aux différentes écoles śramaniques, c'est-à-dire, suivant le sens de la forme verbale *upa + ās* (« être assis auprès de » d'où « servir »), des fidèles laïcs au service des communautés religieuses. Au v^e siècle apr. J.-C., Damascios, qui opposait également les brāhmanes passant leur temps à discourir dans les montagnes aux Indiens vivant dans les villes⁶⁶, évoquait l'existence de brāhmanes qui « menaient une vie tout à fait intermédiaire en rendant service, d'une part, aux brāhmanes [des montagnes] lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose de la ville, et d'autre part, à ceux des villes quand ils avaient besoin des brāhmanes »⁶⁷. Ces ἀμφίβιοι sont certainement les mêmes fidèles laïcs, parfois également vêtus de blanc, que les προσχώριοι.

Cette énumération des différentes catégories de pramnes conservée chez Strabon est donc singulière et l'est d'autant plus

⁶² *Taittirīyāranyaka* 11, 1.

⁶³ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 58.

⁶⁴ ARRIEN, *Ind.* 8, 5.

⁶⁵ Sur l'histoire du culte de Vāsudeva-Κῖρῆνα voir Charlotte SCHMID, *Le Don de voir ; premières représentations krishnaïtes de la région de Mathurā*, Paris 2010.

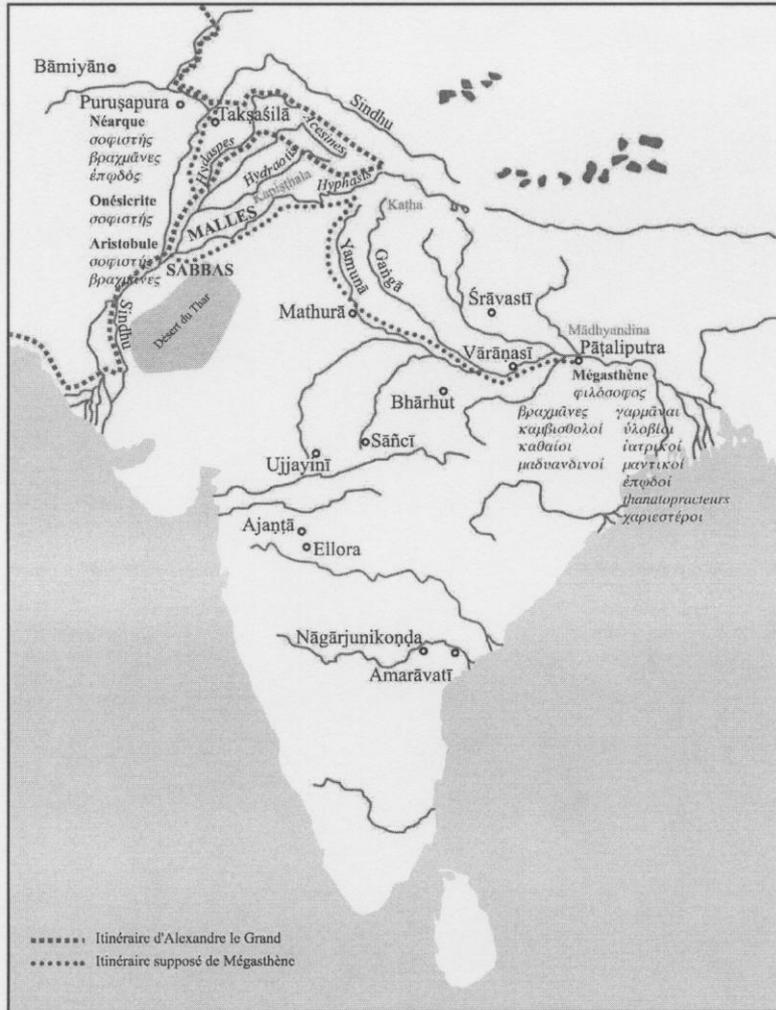
⁶⁶ Ἦσαν δὲ οὗτοι οὔτε τῶν ἐν ὄρεσι διατριβόντων Βραχμάνων οὔτε τῶν ἐν πόλεσι κατακημένων Ἰνδῶν (PHOTIUS, *Bibl.*, codex 242, 67).

⁶⁷ ἀλλ' ἀτεχνῶς ἀμφίβιοι τοῖς Βραχμάνοις ὑπηρετούμενοι τὰ πρὸς τὰς πόλεις εἴ που δεήσειεν, καὶ ταῖς πόλεσιν αὖ τὰ πρὸς τοὺς Βραχμάνους (PHOTIUS, *Bibl.*, codex 242, 67).

qu'elle contient plusieurs *hapax* qui ont eu pour finalité de nommer des catégories de brāhmanes et de śramanes pour lesquelles Mégasthène n'avait pas employé de terme spécifique, soit que leur auteur ait tendu vers une surinterprétation des données de l'ambassadeur séleucide, soit qu'il ait eu accès à d'autres sources textuelles tels les écrits de Deimachos, ambassadeur d'Antiochos I^{er} Sôter, ou de Dionysos, ambassadeur de Ptolémée II Philadelphe, auprès du roi maurya Bindusāra, fils de Candragupta. Si Strabon a opté pour une énumération brève de catégories de sages indiens tirées de ses propres sources, il s'avère qu'un tel procédé fut également employé par Clément d'Alexandrie qui se servit expressément des *Indica* (Ἰνδικά) de Mégasthène pour énumérer les principaux philosophes barbares (φιλόσοφοι βάρβαροι) de l'Inde⁶⁸.

La récapitulation, que nous venons de faire, de la terminologie utilisée par les auteurs grecs pour désigner les différents sages de l'Inde montre assez que le vocable usité était d'une grande richesse et fort précis, qu'il dérivait soit de la transcription en grec d'un terme spécifique de langue indienne, soit de la traduction sémantique d'un substantif indien par un équivalent en langue grecque, soit enfin de l'obligation d'employer une périphrase lorsque les deux premiers procédés n'étaient guère possibles. Cette terminologie, restituée à partir des seuls fragments parvenus jusqu'à nos jours, est donc celle qui prévalait avant le II^e siècle av. J.-C., date d'apparition du néologisme γυμνοσοφιστής.

⁶⁸ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* 1, 15, 71, 3-6. Voir DUCŒUR, « Le Buddha à l'École d'Alexandrie, à propos de *Stromates* 1.15.71.6 », dans *Inde-Grèce : regards et influences* (= *DHA* suppl. 3), 2010, p. 73-91.



Le terme « gymnosophe », en effet, est attesté pour la première fois dans le *Papyrus de Berlin 13044*, texte fragmentaire qui date des environs de 100 av. J.-C. et qui relate l'entretien d'Alexandre le Grand avec dix gymnosophistes⁶⁹. Le contexte de ce récit, repris par Plutarque et Clément d'Alexandrie ainsi que par le Pseudo-Callisthène, repose sur la conquête du sud du Pañjāb et du nord de la basse vallée de l'Indus, lorsque le conquérant Macédonien eut à prendre de force les cités des royaumes des Malles et des Sabbas, dans lesquelles vivaient de nombreux brāhmanes. Au royaume du roi Sabbas (< Sāmba, soleil), il fit massacrer, selon Diodore de Sicile, quelque 80 000 brāhmanes, et, selon Plutarque, fit venir quelques-uns de ces brāhmanes qui avaient incité le roi Sabbas à se révolter afin de leur poser des questions énigmatiques.

Le néologisme « gymnosophe » est donc un lemme générique qui semble avoir été construit uniquement pour désigner ces brāhmanes indiens de la vallée du Sindh. Cela prouve assez que son auteur n'avait pas de renseignements précis sur les sages indiens de cette région, qu'il n'avait pas à disposition de transcription grecque d'un substantif de langue indo-ārya correspondant à leur statut social et à leur fonction et qu'il dut recourir à une juxtaposition de deux lexèmes, γυμνός et σοφιστής, déjà employés par les compagnons d'Alexandre, notamment Néarque⁷⁰ et Onésicrite⁷¹ (voir ci-dessus), mais jamais en tant que composé endocentrique. En utilisant le terme γυμνο-σοφιστής, l'auteur du dialogue entre Alexandre le Grand et les sages indiens, fit référence à celui d'Onésicrite face aux deux sages nus Calanos et Mandanis. Aussi, ce terme, que l'on

⁶⁹ Ulrich WILCKEN, « Alexander der Große und die indischen Gymnosophisten », *SPAW* 23 (1923), p. 150-183 ; Georges DUMÉZIL, « Alexandre et les sages de l'Inde », dans ID., *La courtisane et les seigneurs colorés et autres essais. Vingt-cinq esquisses de mythologie (26-50)*, Paris 1983, p. 66-74 ; Claire MUCKENSTURM, « Les Gymnosophistes étaient-ils des Cyniques modèles? », dans M.-O. GOULET-CAZÉ & R. GOULET (dir.), *Le cynisme ancien et ses prolongements*, Paris 1993, p. 225-239 ; Philip BOSMAN, « The Gymnosophist Riddle Contest (Berol. P. 13044): A Cynic Text? », *GRBS* 50 (2010), p. 175-192.

⁷⁰ ARRIEN, *Ind.* 11, 7.

⁷¹ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 64 ; PLUTARQUE, *Alex.* 65, 3 ; ARRIEN, *Anab.* 7, 2, 2.

retrouve à six reprises dans les différentes versions de ce dialogue, depuis le *Papyrus de Berlin 13044* jusqu'au pseudo-Callisthène⁷² a inévitablement posé des problèmes en tant que catégorie aux savants, aux philosophes et aux théologiens postérieurs.

À la fin du I^{er} siècle av. J.-C., le premier auteur de langue grecque à avoir mentionné ce substantif, à une seule reprise, fut Strabon dans sa *Géographie* en 16, 2, 39, mais non dans son livre quinze consacré à la description de l'Inde et de sa société (voir ci-dessus). Son contemporain Philon d'Alexandrie (25 av. J.-C.-50 apr. J.-C.) l'employa à quatre reprises et montre ainsi que ce néologisme était connu dans les milieux intellectuels alexandrins parmi lesquels fut rédigé l'entretien d'Alexandre et des gymnosophistes. Le savant juif l'utilisa pour désigner un groupe de philosophes parmi les Indiens « qui consacrent leur labeur à la physique et à la philosophie éthique et font de leur vie tout entière une démonstration de vertu »⁷³. Ces philosophes indiens qui vivent nus dorment à même le sol⁷⁴ et se livrent aux flammes lorsqu'ils se savent atteints d'une maladie incurable⁷⁵. Selon Philon d'Alexandrie, « Calanos était un Indien du groupe des gymnosophistes »⁷⁶ (Κάλανος ἦν Ἰνδὸς γένος τῶν γυμνοσοφιστῶν). Ainsi, loin de faire référence aux brāhmanes du royaume de Sabbas, le philosophe juif utilisa ce néologisme pour désigner les sages indiens de la mouvance érémitique pour laquelle Néarque et Onésicrite avaient employé les termes γυμνός et σοφιστής. Calanos incarne donc, chez Philon d'Alexandrie, le gymnosophe indien archétypal parfaitement libre d'esprit qui vit dans le dénuement complet, pratique la vertu au plus haut point et est capable de se jeter volontairement dans les flammes d'un bûcher. Il est intéressant de noter que l'extrait de la lettre de Calanos à

⁷² Une occurrence dans le *Papyrus de Berlin 13044*, une chez PLUTARQUE (*Alex.* 64.1), une chez CLÉMENT D'ALEXANDRIE (*Strom.* 6, 4, 38, 2), trois chez le PSEUDO-CALLISTHÈNE (*Vie d'Alexandre le Grand*, recension α 3, 5, 1 ; 3, 25).

⁷³ PHILON, *Prob.* 74.

⁷⁴ PHILON, *Somn.* 2, 56.

⁷⁵ PHILON, *Abr.* 182.

⁷⁶ PHILON, *Prob.* 93.

Alexandre le Grand⁷⁷ qu'il cite ne contient nullement le terme gymnosophe, mais celui de philosophe indien (Ἰνδῶν φιλοσόφοις) et montre, encore une fois, que le néologisme γυμνοσοφιστής n'était pas aussi courant dans la littérature grecque d'avant l'ère chrétienne que nous pourrions le penser à première vue. Le fait est que, dans la latine du I^{er} siècle av. J.-C., Cicéron (106-43 av. J.-C.) lui-même ne semble pas connaître le terme gymnosophe, ou du moins sa latinisation n'avait pas encore été faite, puisqu'il utilisait encore l'expression héritée des compagnons d'Alexandre le Grand : « Ceux qu'on tient pour sages vivent nus »⁷⁸ (*ii qui sapientes habentur nudi aetatem agunt*). Nous pouvons donc avancer que Philon d'Alexandrie donna au substantif gymnosophe un signifié autre que celui opéré par l'auteur du *Papyrus de Berlin 13044*, en faisant référence, non plus aux brâhmanes insurgés du royaume de Sabbas, mais à l'histoire singulière de l'Indien Calanos et en regroupant sous cette appellation l'ensemble des religieux mendiants indiens vivant nus que les écrivains antérieurs avaient su différencier par l'emploi de termes spécifiques. Ce fut donc à la période romaine que le terme gymnosophe se chargea d'un nouveau signifié générique. Les auteurs des siècles suivants eurent alors à lui trouver une place dans la terminologie ancienne relative aux sages de l'Inde.

À partir du premier siècle de notre ère, le terme gymnosophe commença à s'imposer à côté de celui de brâhmane. Néanmoins, certains auteurs grecs et latins avaient pleinement conscience que cette dénomination avait été employée par les Grecs eux-mêmes pour parler des sages de l'Inde et qu'elle ne relevait donc pas de la transcription en grec d'un quelconque terme indien. Ainsi, le naturaliste Pline l'ancien (23-79 apr. J.-C.) précisa bien que les philosophes indiens dont il parlait, étaient ceux que l'on appelle gymnosophistes (*Philosophos eorum, quos gymnosophistas*

⁷⁷ PHILON, *Prob.* 96. Ce passage a été repris par AMBROISE (340-397), évêque de Milan à partir de 374, dans son *Épître* 37, 34.

⁷⁸ CICÉRON, *Tusc.* 5, 77.

*uocant*⁷⁹) et qui passent leur temps à fixer le soleil et à rester sur un seul pied, reprenant ainsi les renseignements d'Onésicrite et d'Aristobule de Cassandreia cités par Strabon⁸⁰. Cette nouvelle dénomination qui désignait une certaine catégorie d'ascètes de l'Inde fut à même de former à elle seule un *topos* et se substitua à l'ancienne terminologie. Lorsqu'au II^e siècle apr. J.-C., le rhéteur Lucien de Samosate (120- ca 180 apr. J.-C.) fit parler la Philosophie, qui s'était rendue en premier lieu chez les Indiens pour y instruire les brâhmanes (βραχμᾶνες), il ne put s'empêcher de mettre dans la bouche de son interlocuteur, Zeus, cette répartie qui montre combien ce *topos* était déjà bien établi :

C'est des gymnosophistes (γυμνοσοφιστὰς) que tu parles. J'ai entendu dire d'eux entre autres choses qu'après être montés sur un immense bûcher, ils supportent de se laisser consumer, sans changer d'attitude et sans quitter la position assise. Mais cela n'a rien de grandiose ; tout récemment, j'ai assisté à la même prouesse à Olympie et il est probable que toi aussi tu aies assisté au spectacle du vieillard qui est mort par le feu⁸¹.

De même, le médio-platonicien Apulée (123-170 apr. J.-C.) affirma que l'on nommait les tenants de la classe supérieure de la société indienne par le terme gymnosophiste⁸², lors même que Mégasthène avait utilisé celui de brâhmane. Le néo-platonicien Porphyre (234-305 apr. J.-C.), quant à lui, clarifiant pour son lecteur les catégories sociales de l'Inde (γένος), précisa qu'il existait une catégorie qui réunissait ceux qui s'adonnaient à la science des

⁷⁹ PLINE L'ANCIEN, *Hist.* 7, 22. Cette précision de Pline fut inévitablement reprise par le grammairien SOLIN (III^e siècle apr. J.-C.) dans son *Recueil de curiosités (Polyhist.)* 52, 25 : *Philosophos habent Indi gymnosophistas uocant ...*

⁸⁰ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 61 et 63.

⁸¹ LUCIEN, *Fug.* 6.

⁸² « Il y a en outre chez eux une classe supérieure que l'on appelle gymnosophiste (*gymnosophistae uocantur*) » (APULÉE, *Flor.* 6, 6). Cependant, lorsqu'il en vint à parler de Pythagore qui reçut l'enseignement des sages orientaux, APULÉE précisa que les brâhmanes forment une classe de la société indienne et que, parmi ces mêmes brâhmanes, se trouvent les gymnosophistes (*Flor.* 15, 11).

choses divines (θεόσοφος) et « que les Grecs ont coutume de nommer gymnosophistes » (οἷς γυμνοσοφιστὰς καλεῖν εἰώθασιν Ἑλληνας)⁸³, avant de revenir sur l'opposition, habituelle depuis Mégasthène, entre brāhmanes et śramanes et plus particulièrement entre brāhmanes (βραχμᾶνες) et samanéens (σαμαναῖοι) bouddhistes, selon la terminologie utilisée par sa source Bardesane d'Édesse (154-222 apr. J.-C.)⁸⁴. Vers 310 apr. J.-C., dans sa traduction du *Roman d'Alexandre* du pseudo-Callisthène, Jules Valère précisa également que sur le territoire conquis par Alexandre le Grand vivaient des Indiens « que l'on appelle gymnosophistes » (quos gymnosophistas appellat) et qui s'abritent du soleil à l'intérieur de trous creusés dans le sol⁸⁵. Enfin aux siècles suivants, Julius Paris rapporta aussi que ceux d'entre les Indiens, que l'on croît (*creduntur*) capables de vivre nus et de s'exposer aux flammes sans aucune plainte, sont appelés gymnosophistes (*qui gymnosophistae uocantur*⁸⁶), tout comme Augustin d'Hippone (413-426 apr. J.-C.) qui, voulant prendre à témoin les sages de l'Inde au sujet de la prise de conscience qu'eut l'homme de sa nudité après le péché originel, expliqua à son lectorat d'où avait été tiré le néologisme latin gymnosophiste : « Dans les sombres retraites de l'Inde aussi, alors que certains pratiquent tout nus la philosophie — d'où leur nom de gymnosophistes (*unde gymnosophistae*

⁸³ PORPHYRE, *Abst.* 4, 17, 1.

⁸⁴ Il est fort possible que la désignation générique des sages de l'Inde, formant deux catégories distinctes, par le terme gymnosophiste soit attribuable à Bardesane lui-même. C'est ce qu'il ressort de la citation de JÉRÔME DE STRIDON (347-420), si nous admettons que ce dernier ait eu directement connaissance de l'écrit de Bardesane, et non indirectement par l'intermédiaire de l'ouvrage de Porphyre : « Le Babylonien Bardesanès divise les gymnosophistes, chez les Indiens, en deux sectes : l'une est celle des Brachmanas, l'autre des Samanaeos » (*Jov.* 2, 14). Cependant, rien ne permet de savoir si Bardesane avait déjà utilisé gymnosophiste comme terme explicatif. Cette tournure est certainement imputable à PORPHYRE qui, tout au long de son ouvrage, n'eut de cesse d'expliquer à FIRMUS les us et coutumes des peuples.

⁸⁵ JULES VALÈRE, *Res gest. Alex.* 9, 10.

⁸⁶ JULIUS PARIS, *Abrégé de Valère Maxime* 3, 3.

nominantur) —, ils couvrent pourtant leur sexe, mais non les autres parties du corps⁸⁷. »

Néanmoins, en dehors de ces auteurs qui eurent pour dessein d'expliquer à leurs lecteurs ce qu'ils devaient comprendre au sujet de l'identité de ces sages indiens vivant nus, les renvoyant alors, grâce au terme gymnosophe, au cliché bien connu de l'ascète indien, d'autres ne prirent pas cette peine et employèrent ce néologisme grec ou sa forme latinisée sans aucune autre précision, attestant ainsi qu'ils ne savaient guère à quelle catégorie de sages indiens le rattacher. Plutarque⁸⁸ (46-125 apr. J.-C.), qui le connaissait pour l'avoir utilisé dans sa *Vie d'Alexandre* 64, 1 au sujet des brâhmanes insurgés du royaume de Sabbas, l'employa néanmoins dans son sens le plus large. Ne sachant où situer cette catégorie virtuelle, le géographe Claude Ptolémée (90-168 apr. J.-C.) en fit un peuple qu'il situa en Inde du Nord à l'est du peuple des Kaspiraïoi, entre le cent trente et unième et le cent trente deuxième parallèles de longitude et le trente deuxième parallèle de latitude⁸⁹, sans pour autant être dans la possibilité de citer une seule de leurs villes, et pour cause. Après lui, Hippolyte de Rome (170-235 apr. J.-C.) accepta l'idée d'un peuple de gymnosophistes et cita ce dernier dans son *Chronicon* pour avoir été engendré par les Evéens, eux-mêmes issus de la branche d'Ouer, à la différence des Indiens issus de la lignée d'Iektan, frère d'Abraham⁹⁰. Si Indiens comme gymnosophistes remontaient à Sem, fils de Noé, dont les descendants occupaient un territoire s'étendant de Bactres et de l'océan indien à la ville égyptienne de Rhinocoroura et à la mer rouge, les Arabes du second groupe étaient aussi appelés gymnosophistes (Ἀραβες δεύτεροι οἱ καλούμενοι

⁸⁷ AUGUSTIN, *Civ.* 14, 17.

⁸⁸ « Que Lycurgue soit allé aussi en Libye et en Ibérie et que lors d'un voyage en Inde, il ait conversé avec les gymnosophistes (γυμνοσοφισταίς), personne, à notre connaissance, ne l'a dit, sauf Aristocratès de Sparte, fils d'Hipparque » (PLUTARQUE, *Lyc.* 4, 8).

⁸⁹ PTOLÉMÉE, *Geogr.* 7, 1, 51.

⁹⁰ HIPPOLYTE de Rome, *Chron.* 175 et 186.

Γυμνοσοφισταί)⁹¹. Dans la première moitié du III^e siècle apr. J.-C., Philostrate (170-249 apr. J.-C.) opéra également un glissement sémantique et géographique du terme en l'appliquant aux sages du sud de l'Égypte, en Nubie, que son héros, le philosophe néopythagoricien Apollonios de Tyane (16-97 apr. J.-C.) aurait regardé comme moins sages que les brāhmanes de l'Inde, mais bien plus que ceux d'Égypte⁹². Dès lors, ce terme gymnosophe qui fut, à l'origine, bien spécifique, devint un ethnonyme et finit par se charger d'un sens générique, embarrassa nombre d'auteurs. De ce fait, il se retrouva souvent cité comme une catégorie à part entière aux côtés d'autres catégories de philosophes indiens, essentiellement brāhmanes et sarmanes, et plus largement à la suite de sages barbares.

Ainsi, dans son *Apologétique*, Tertullien (150/160-220 apr. J.-C.) attaqua les détracteurs des chrétiens qui les accusaient d'être improductifs dans la société, en leur opposant que les chrétiens n'étaient en rien des brāhmanes ou des gymnosophistes de l'Inde, habitants des bois et exilés de la vie mondaine⁹³. Pour autant, le terme gymnosophe ne peut être regardé ici comme un substitut de σαμμᾶναι. Chez Tertullien, la dichotomie indienne brāhmaṇa-śramaṇa, connue des Grecs depuis Mégasthène, laisse donc place à un nouveau couple brāhmane-gymnosophe. Dans son *Contre Marcion* 1, 13, 3, Tertullien cita également les gymnosophistes à la suite des mages perses et des hiérophantes égyptiens, préférant ce terme générique à celui plus univoque de brāhmane. Par conséquent, la liste des sages orientaux s'enrichit d'une nouvelle catégorie, et

⁹¹ HIPPOLYTE de Rome, *Chron.* 190.

⁹² PHILOSTRATE, *Vit. Apoll.* 6, 6. EUSÈBE de Césarée (265-339), qui critiqua la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate, n'employa jamais le terme gymnosophe pour parler des sages égyptiens, mais l'expression « nus d'Égypte » qu'il cita à la suite des mages de Babylone et des brāhmanes de l'Inde (μάγοις Βαβυλωνίων Ἴνδῶν τε βραχυᾶσι καὶ τοῖς Αἰγυπτίων γυμνοῖς) (*Hier.* 44, également 31 et 46). Le syrien HÉLIODORE (IV^e siècle apr. J.-C.) utilisa à son tour le terme gymnosophe pour parler de certains sages d'Éthiopie (*Aeth.* 10, 6, 3 ; 10, 9, 6).

⁹³ *Neque enim brachmanae aut Indorum gymnosophistae sumus, siuicolae et exsules uitae* (TERTULLIEN, *Apol.* 42, 1).

Clément d'Alexandrie (150-220 apr. J.-C.), reprenant peut-être la distinction faite par Bardesane, n'hésita pas à mentionner à la suite des prophètes égyptiens, des Chaldéens assyriens, des druides celtes et des mages perses, les gymnosophistes de l'Inde et d'autres philosophes barbares (φιλόσοφοι βάρβαροι) divisés en deux classes (γένος), à savoir « ceux qu'on appelle les sarmanes et ceux qu'on appelle les brāhmanes » (οἱ μὲν σαρμᾶναι αὐτῶν οἱ δὲ βραχμᾶναι καλούμενοι)⁹⁴. Clément d'Alexandrie atteste, qu'en son temps, ce n'est nullement le substantif grec gymnosophe qui demande quelque explication ou éclaircissement, mais les transcriptions grecques σαρμᾶναι et βραχμᾶναι faites à partir de noms barbares. Et le savant chrétien alexandrin d'ajouter dans ses *Stromates* que ces mêmes gymnosophistes représentent tantôt l'ensemble des sages de l'Inde, à l'exception de ceux qu'on appelle les Saints (σεμνοί), mais qui néanmoins passent leur vie nus (οἱ καλούμενοι δὲ σεμνοὶ τῶν Ἰνδῶν γυμνοὶ διαιτῶνται τὸν πάντα βίον), tantôt ces ascètes qui se jettent dans les flammes du bûcher⁹⁵. Quant à son contemporain Diogène Laërce, fervent défenseur de l'origine grecque de la philosophie, celui-ci se garda bien, dans son ouvrage, d'utiliser les transcriptions βραχμᾶναι et σαρμᾶναι, et plus encore les substantifs σοφιστής et φιλόσοφος pour parler des sages indiens. Il n'eut recours qu'au seul terme γυμνοσοφιστής dans son sens le plus générique, tel qu'il avait déjà été employé avant lui par Strabon ou Philon d'Alexandrie⁹⁶. Alors qu'il coupla les druides et les

⁹⁴ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* 15, 1, 71, 3. Sur ce passage, voir en particulier DUCÉUR, « Le Buddha à l'École d'Alexandrie, à propos de *Stromates* 1.15.71.6 », dans *Inde-Grèce : regards et influences* (= *DHA* suppl. 3), 2010, p. 73-91.

⁹⁵ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* 3, 7, 60, 4 ; 4, 4, 17, 3.

⁹⁶ Étant donné que Diogène LAËRCE utilisa cet unique substantif, dans l'ensemble de son œuvre, pour parler des sages de l'Inde, toute catégorie confondue, qu'auraient rencontré certains philosophes grecs, il n'est guère possible d'affirmer que Clitarque en fut l'inventeur. Le *Papyrus de Berlin 13044* demeure donc, à l'heure actuelle, le seul témoin sûr de son emploi à partir de la fin du II^e siècle av. J.-C.

gymnosophistes⁹⁷, il rappela la tradition qui voulait que Démocrite⁹⁸, Clitarque⁹⁹, Cléarque de Soles¹⁰⁰, le Pseudo-Aristote¹⁰¹ et Pyrrhon¹⁰² les fréquentèrent.

Au IV^e siècle apr. J.-C., l'hérésiologue chrétien Épiphane de Salamine (315-403 apr. J.-C.) dénombrait pas moins de soixante-douze philosophies odieuses (ἀηδεῖς φιλοσοφίαι) dans la société indienne parmi lesquelles celle des gymnosophistes. Il cita donc, en premier, ce groupe de sophistes nus qu'il fit suivre « des brāhmanes, qui seuls méritent des éloges » (τῶν τε βραχμάνων ἐπαινετῶν τούτων μόνων), des pseudobrāhmanes (τῶν τε ψευδοβραχμάνων), des mangeurs de cadavres (τῶν τε νεκροφάγων), des adeptes d'actes obscènes (τῶν τε αἰσχροποιῶν) et des insensibles à la douleur (τῶν τε ἀπηλγημένων)¹⁰³. Néanmoins, l'auteur chrétien fut bien incapable d'énumérer ces soixante-douze catégories (εἶδος), chiffre conventionnel dans l'hérésiologie chrétienne orientale. Ces différents exemples proviennent assurément des sources textuelles qu'il compulsait depuis celle d'Hérodote. Elles ne renvoient donc pas uniquement au domaine religieux, mais ont été forgées à partir de la description ethnographique des coutumes de certains peuples ayant vécu aux marges de la société indo-ārya. Ce qui comptait pour l'hérésiologue était de pouvoir énumérer quelques unes des pratiques « philosophiques » de l'Inde dont les appellations montraient à elles seules combien celles-ci s'avéraient répugnantes. C'est pourquoi, il ne chercha pas à donner la liste des différentes

⁹⁷ DIOGÈNE LAËRCE, *Vit. Phil.* Prol. 6.

⁹⁸ *Ibid.* 9, 35. Sur cette tradition, voir également le Pseudo-Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, 1.13.1. Sur la mention des gymnosophistes dans l'*Elenchos*, voir DUCCEUR, « Les hérésiarques chrétiens à l'École des sages d'Orient ? », dans G. ARAGIONE & E. NORELLI (éd.), *Des évêques, des écoles et des hérétiques*. Actes du colloque international sur la « Réfutation de toutes les hérésies », Genève 2011, p. 167-188.

⁹⁹ DIOGÈNE LAËRCE, *Vit. Phil.* 1.6.

¹⁰⁰ *Ibid.* Prol. 9.

¹⁰¹ *Ibid.* Prol. 1.

¹⁰² *Ibid.* 9, 11, 61.

¹⁰³ ÉPIPHANE, *Pan. Sur la foi* 10.

écoles religieuses indo-ārya qu'il aurait pu étoffer à partir des œuvres des compagnons d'Alexandre le Grand et de Mégasthène. Ne pouvant aller contre la longue tradition qui prévalait au sujet de la sagesse des brāhmanes, il s'abstint néanmoins de considérer cette catégorie comme odieuse et se vit obligé de préciser que seule cette dernière méritait quelques éloges. Aussi, Épiphane différençia bien les gymnosophistes des brāhmanes. Il leur accorda la prééminence dans sa courte liste, ce qui montre encore une fois la force du cliché qu'avait encore le terme au quatrième siècle. Son contemporain Jean Chrysostome (344-407 apr. J.-C.), archevêque de Constantinople, s'en servit également. Lorsqu'il sermonna vivement les chrétiens qui se laissaient alors aller à jouir des biens artistiques, il leur rappela que seule l'agriculture demeurait l'unique art nécessaire au maintien de la vie et prit en exemple les gymnosophistes de l'Inde qui avaient renoncé à tout bien et qui n'avaient recours pour leur moyen de subsistance qu'à ce que l'agriculture pouvait leur offrir¹⁰⁴. Quant à Jérôme de Stridon (330 / 346-420 apr. J.-C.), il usa du terme gymnosophiste tout autant pour parler des sages nus d'Égypte aux côtés des brāhmanes de l'Inde (*Indorum bragmanae et Aegyptiorum gymnosophistae*¹⁰⁵), reprenant ainsi la tradition nouvelle initiée par Philostrate, que pour y rattacher ceux qui suivaient la doctrine du Buddha (*Apud gymnosophistae Indiae*¹⁰⁶). Nous constatons à nouveau combien la désignation de sophistes nus demeurait évasive et flottante. Elle ne sied d'ailleurs guère aux moines bouddhistes qui avaient obligation de revêtir la robe monastique. Au début du V^e siècle apr. J.-C., Prudence (348-405 / 410 apr. J.-C.) l'attribua également aux cyniques¹⁰⁷ poursuivant ainsi l'identification chrétienne gymnosophiste / cynique développée par le pseudo-Hippolyte en *Elenchos* 8, 20, 1-3. Le chrétien Marius Mercator (390- ca 451 apr. J.-C.), dans une figure rhétorique toute ironique, en

¹⁰⁴ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. 2 Cor.* 15, 3.

¹⁰⁵ JÉRÔME DE STRIDON, *Corr.* 107, 8.

¹⁰⁶ JÉRÔME DE STRIDON, *Jov.* 1, 42.

¹⁰⁷ PRUDENCE, *Harm.* 401.

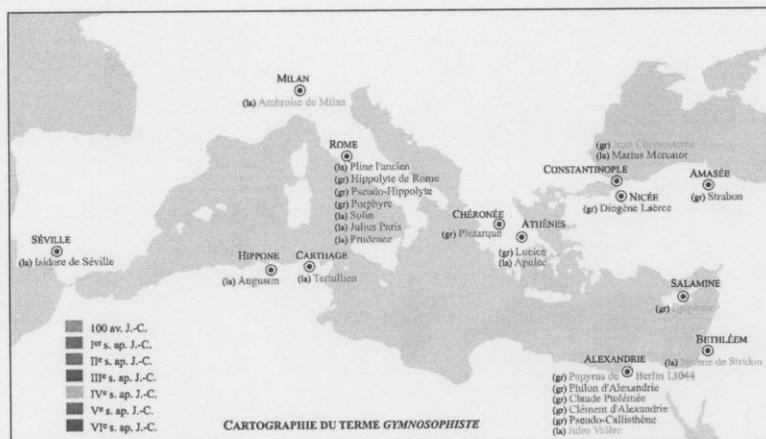
appela aux peuples les plus sages pour expliquer les mystères, notamment aux brāhmanes, aux gymnosophistes et aux Hyperboréens (*a brachmanis, gymnosophistis uel Hyperboreis*¹⁰⁸) et Augustin d'Hippone, outre l'explication qu'il donna du nom même de gymnosophiste (voir ci-dessus) faisait remarquer que bien que vivant nus dans les solitudes de l'Inde, les gymnosophistes n'en restaient pas moins des citoyens de la cité terrestre même s'ils ne procréaient pas¹⁰⁹. Enfin, lorsqu'Isidore de Séville (560 / 570-636 apr. J.-C.) vint à parler de la philosophie des Gentils dans ses *Étymologies*, il énuméra à la suite des philosophes grecs — Pythagore, Platon, Épicure —, les cyniques, puis les gymnosophistes de l'Inde, reprenant à son compte les indications d'Augustin d'Hippone. Au moyen de ce terme, il put expliquer l'étymologie de celui de *gymnasium*¹¹⁰. À la fin de l'Antiquité, cette longue tradition grecque et latine sur les gymnosophistes aboutit à une définition des plus succinctes qui permettait d'accorder entre eux l'ensemble des données les concernant, à savoir : « Ceux qui vont nus dans le désert » (*Qui nudi per heremum ambulans*¹¹¹). Dès lors, le terme gymnosophiste construit à partir des renseignements de Néarque et d'Onésicrite, qui rencontrèrent les parivrājaka Calanos et Mandanis dans les territoires du Nord-Ouest de l'Inde, devint applicable, non plus aux seuls sophistes indiens, mais à tout sage nu retiré de la civilisation. Il ressort de la fréquence de ces emplois et de leur chronologie que les deux principaux foyers intellectuels où il fut utilisé demeurent Alexandrie d'Égypte, son lieu d'origine, puis Rome où s'établirent certains auteurs qui, au cours de leur vie, eurent l'occasion de séjourner dans la ville égyptienne.

¹⁰⁸ MARIUS MERCATOR, *Notes* 9.4.

¹⁰⁹ AUGUSTIN D'HIPPONE, *La cité de Dieu* 15.20.

¹¹⁰ ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologie* 8.6.17.

¹¹¹ *Corpus Glossariorum Latinorum* 5.298.35.



Au vu de ces remarques, nous retiendrons que la revendication des territoires du Sindh et la conquête de quelques cités indiennes par les Macédoniens furent l'occasion pour les Grecs d'entrer directement en contact avec la civilisation indo-ārya et ainsi de parfaire leur connaissance sur la sagesse enseignée dans cette lointaine Inde. Si, dès les écrits des compagnons d'Alexandre le Grand, la terminologie pour désigner les sages indiens demeurait assez simple, elle était déjà pourvue de termes indo-ārya soit transcrits phonétiquement soit traduits sémantiquement. À cette première terminologie s'ajouta rapidement celle de Mégasthène plus riche et plus précise. Ce fut donc au cours du IV^e et du début du III^e siècle av. J.-C. que l'ensemble de cette terminologie relative aux sages de l'Inde fut établi et que les connaissances sur les doctrines brāhmaniques et śramaniques furent consignées tant bien que mal eu égard à la complexité religieuse du monde indo-ārya.

Deux facteurs principaux entraînèrent la formation du néologisme « gymnosophe » appliqué aux brāhmanes de Sabbas questionnés par Alexandre le Grand, puis utilisé pour désigner tout sage indien, voire non indien.

Le premier fut probablement la déception des Grecs qui se retrouvèrent confrontés au mutisme des brāhmanes et des śramanes, ne s'étant laissés voir qu'à travers leurs rites et leurs pratiques ascétiques, et à des doctrines emplies de mythologie, comme le notait Mégasthène. Par ailleurs, aucun des compagnons d'Alexandre le Grand, pas plus que les ambassadeurs séleucides et ptolémaïques sous le règne des rois Maurya Candragupta et Bindusāra, ne put se targuer de s'en être retourné avec quelque écrit doctrinal afin de prendre le temps de l'étudier et de le traduire ou de le faire traduire. Avant le règne d'Asōka, en effet, l'écriture n'était pas encore en usage¹¹². Brāhmanes et śramanes appartenaient à des écoles dont les doctrines ésotériques se transmettaient oralement de maître à disciple. À ce titre, malgré la présence de Grecs dans la vallée indusienne après le passage du conquérant Macédonien, il n'y eut aucun brāhmane hellénisé qui réalisa ce que le prêtre chaldéen Bérose fit sous le règne de Ptolémée II Philadelphe (309-246 av. J.-C.) au sujet des croyances issues du monde mésopotamien.

Le second facteur est donc la résultante du premier. Si les Grecs et plus généralement les milieux intellectuels du Bassin méditerranéen voulaient en savoir plus sur la sagesse indienne, ils n'avaient d'autre possibilité que de les côtoyer. Une telle obligation amena, par exemple, Plotin (205-270 apr. J.-C.) à vouloir se rendre dans les territoires du Nord-Ouest indien afin de compléter le peu de renseignements sur les doctrines brāhmaniques et śramaniques qui étaient parvenus dans le monde gréco-romain par l'intermédiaire de ces vieux écrits des contemporains d'Alexandre le Grand et de Mégasthène. Il était donc plus aisé de construire la figure archétypale du sage indien, vivant nu, méprisant la mort et montant courageusement sur le bûcher funéraire, telle qu'elle avait déjà été

¹¹² Mégasthène atteste que les Indiens ne connaissaient aucunement l'écriture sous le règne du roi maurya Candragupta, mais qu'ils avaient recours à la parole donnée et à la mémoire. STRABON, *Geogr.* 15, 1, 53. Les écritures indiennes dites kharoṣṭhī et brāhmī furent probablement inventées et assurément utilisées par les hauts fonctionnaires de la chancellerie du roi maurya Asōka à partir des années 260 av. J.-C.

en partie construite par Onésicrite à partir de la personne de Calanos. Bien que Mégasthène rectifiât cette vision réductrice et erronée, notamment sur le suicide du sage indien¹¹³, ce fut bel et bien ce *topos* que retinrent les Grecs. Depuis Hérodote au moins, ils avaient non seulement cherché à établir les critères de la grécité en fonction des us et coutumes des autres peuples, mais aussi construit un ensemble de figures représentatives des sages orientaux : prêtre d'Égypte, druide du pays celte, Zalmoxis pour le monde Thrace, Zoroastre pour le monde Perse et enfin le gymnosophe Calanos pour le monde indien. Calanos devint donc la figure construite archétypale du gymnosophe indien à l'égal de Zaratoustra, archétype du mage perse ou chaldéen. Le monde hellénisé qui avait besoin d'un modèle incarnant la sagesse barbare de l'Inde, le trouva en Calanos. Le travail de compréhension des différents courants religieux indo-ārya, effectué par les Grecs des IV^e et III^e siècles av. J.-C. qui avaient déployé une riche terminologie, laissa donc place, dès la fin du II^e siècle av. J.-C., à un vocabulaire de moins en moins compréhensible pour les savants du Bassin méditerranéen qui ne s'étaient nullement rendus en Inde même. Les classifications opérées par les compagnons d'Alexandre le Grand et Mégasthène aboutirent à des catégorisations nouvelles en fonction du projet littéraire de chacun des auteurs et de la conception qu'ils se faisaient ou s'imaginaient du sage indien. La liberté que se donna l'auteur du *Papyrus de Berlin 13044* d'employer ou d'inventer le néologisme γυμνοσοφιστής montre qu'en matière de littérature, le cliché du sage indien prévalait amplement sur l'exactitude d'une terminologie plus savante. Par conséquent, les auteurs postérieurs ne surent que faire de ce nouveau terme qui leur était plus facile d'attribuer à toutes les catégories de philosophes et d'ascètes indiens que de le réserver aux seuls brāhmanes de Sabbas, dont on ne savait rien, à part d'avoir discoursé avec le conquérant macédonien et d'avoir été assez habiles pour, face à ce dernier, s'être tirés d'une mauvaise passe, à la grande différence du philosophe Callisthène. Il est un fait que le terme

¹¹³ STRABON, *Geogr.* 15, 1, 68.

gymnosophe servit, d'une part, aux littérateurs qui récrivirent l'histoire d'Alexandre et qui le conservèrent pour parler des brāhmanes de Sabbas, et, d'autre part, pour l'essentiel, aux apologistes tant juif (Philon d'Alexandrie), épicurien (Diogène Laërce), que chrétiens.

Aussi, ce furent et ce peu de connaissance directe des doctrines indo-ārya et cette construction de la figure du gymnosophe indien qui faussèrent la perception des Grecs au sujet de la pensée brāhmanique et śramanique, qui déclassèrent inévitablement cette même pensée indienne au rang des autres sagesses barbares, voire qui entraînèrent Plutarque à parler plutôt d'une sagesse nue (γυμνήτιδος σοφίας¹¹⁴), et qui firent même douter Arrien quant à savoir εἰ δὴ τίς ἐστίν, « si vraiment c'en est une ! »¹¹⁵.

Université de Strasbourg
Faculté des Sciences Historiques
Institut d'Histoire des Religions
9, place de l'Université
67084 Strasbourg cedex

Sources et littérature secondaire

1. Sources anciennes

Les inscriptions d'Asoka. Traduction et commentaire par Jules Bloch, Paris 1950.

¹¹⁴ PLUTARQUE, *Alex. fort.* 1, 10, 332b.

¹¹⁵ ARRIEN, *Anab.* 6, 16, 5.

2. Livres anciens et modernes

- DUBOIS, Jean-Antoine, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, Réimpress. Paris, 1985 (1^{re} éd. 1825).
- FLAUBERT, Gustave, *La tentation de saint Antoine*, 2^e éd., Paris. Charpentier, 1874.
- [FRÉRON, Élie Catherine], *L'année littéraire*, année 1765, par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caen, de Marseille et des Arcades de Rome, tome troisième. À Amsterdam... à Paris, Chez Ch. J. Panckoucke
- LOISEL, Antoine, *De l'Université de Paris et qu'elle est plus ecclésiastique que séculière*. À Paris, Chez Abel l'Angelier ..., 1587.
- LOTTINI, Giovanni Francesco, *Advis civils, contenant plusieurs beaux et utiles enseignemens, tant pour la vie politique, que pour les conseils et gouvernemens des estats et républiques*, traduits puis-naguères en François de l'Italien de Messire Francisque Lotin, Gentilhomme de Volterre, du territoire florentin. À Paris, Pour Abel l'Angelier ..., 1584.
- MARÉCHAL, Pierre Sylvain, *Voyages de Pythagore en Égypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, en Crète, à Sparte, en Sicile, à Rome, à Carthage, à Marseille et dans les Gaules; suivis de ses Lois politiques et morales*. 3 vol. Paris, Chez Deterville, An septième [1799].
- MICHAUD, Louis-Gabriel, *Biographie universelle ancienne et moderne*. Nouvelle édition, 45 vol., Paris, Chez C. Desplaces, 1843 (réimpress. 1868).
- PEIGNOT, Gabriel, *Dictionnaire historique et bibliographique, abrégé des personnages illustres, célèbres et fameux de tous les siècles et de tous les pays du monde, avec les dieux et les héros de la mythologie*, Paris. Chez Haut-Cœur et Gayet, 1822-[1821]. 4 vol. in-8°.
- ROSIÈRES, François de —, *Six livres des politiques, contenant l'origine et estat des cités, condition des personnes, économie et police des monarchies et républiques du monde, tant en temps de paix que de guerre*, par François de Rosières, chanoine de Toul, Reims, Jean de Foigny, 1574. 1 vol. in-4°.
- SPAGNOLI, Battista, *Parthenice Catharina ria Fratris Baptiste Ma[n]tuani : Ab Ascensio familiariter exposita*, Paris, Jean Petit, 1499.

3. Littérature secondaire

- BODEWITZ, Henk W., « The special meanings of śrama and other derivations of the root śram in the Veda », *IJ* 50/2 (2007), p. 145-160.
- BOSMAN, Philip, « The Gymnosophist Riddle Contest (Berol. P. 13044): A Cynic Text? », *GRBS* 50 (2010), p. 175-192.
- CARRÉ, Patrick, *Yavana*, Paris 1991.

- CHRISTOL, Alain, « Les édits grecs d'Asoka : étude linguistique », *JA* 278 (1990), p. 48.
- DUBOIS, Jean Antoine, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, Réimpression Paris 1985 (1^{re} éd. 1825).
- DUCŒUR, Guillaume, « *Interpretatio*, relectures et confusions chez les auteurs gréco-romains : le cas du Dionysos indien », *Mythos*, suppl. 2 (2011), p. 143-158.
- , « Le Buddha à l'École d'Alexandrie, à propos de *Stromates* 1.15.71.6 », dans *Inde-Grèce : regards et influences* (= *DHA* suppl. 3) 2010, p. 73-91.
- , « Les hérésiarques chrétiens à l'École des sages d'Orient ? », dans Gabriella ARAGIONE & Enrico NORELLI (éd.), *Des évêques, des écoles et des hérésies*. Actes du colloque international sur la « Réfutation de toutes les hérésies », Lausanne : Éditions du Zèbre, 2011, p. 167-188.
- DUMÉZIL, Georges, « Alexandre et les sages de l'Inde », dans Georges DUMÉZIL, *La courtisane et les seigneurs colorés et autres essais. Vingt-cinq esquisses de mythologie (26-50)*, Paris 1983, p. 66-74.
- ECO, Umberto, *Baudolino*, Paris : Grasset et Fasquelle, 2002.
- FARAGO, France (dir.), *Philosophie, terminales L, ES, S*, Levallois-Perret : Bréal, 2004.
- FEUGA, Pierre, & Tara MICHAËL, *Le yoga*, Paris : PUF, 2012 (1^{re} éd. 1998).
- FEYDEL, Gabriel, *Remarques morales, philosophiques et grammaticales sur le Dictionnaire de l'Académie Française*, Paris, Chez A.-A. Renouard, 1807.
- KARTTUNEN, Klaus, *India and the Hellenistic World*, Helsinki 1997.
- MUCKENSTURM, Claire, « Les Gymnosophistes étaient-ils des Cyniques modèles ? », dans Marie-Odile GOULET-CAZÉ & Richard GOULET (dir.), *Le cynisme ancien et ses prolongements*, Paris 1993, p. 225-239.
- OLDENBERG, Hermann, *The Grihya Sutras (Part I)* (SBE 29), Oxford 1886.
- OLIVELLE, Patrick, *The Āśrama system. The History and Hermeneutics of a Religious Institution*, Oxford 1993.
- PÉDECH, Paul, *Historiens compagnons d'Alexandre, Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris : Les Belles Lettres, 2011 (1^{re} éd. 1984).
- SCHMID, Charlotte, *Le Don de voir ; premières représentations krishnaïtes de la région de Mathurā*, Paris : EFEO, 2010.
- WILCKEN, Ulrich, « *Alexander der Große und die indischen Gymnosophisten* », *SPAW* 23 (1923), p. 150-183.

Abréviations des revues et collections

| | |
|-------------|--|
| <i>DHA</i> | <i>Dialogues d'histoire ancienne</i> |
| <i>GRBS</i> | <i>Greek, Roman, and Byzantine Studies</i> |
| <i>IJ</i> | <i>Indo-Iranian Journal</i> |

| | |
|---------------|--|
| <i>JA</i> | <i>Journal asiatique</i> |
| <i>Mythos</i> | <i>Mythos : rivista di storia delle religioni</i> |
| SBE | Sacred Books of the East |
| <i>SPAW</i> | <i>Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften</i> |

Mots-clés / Keywords

Inde – gymnosophe – Calanos – Mégasthène – brāhmanisme – Alexandrie

India – gymnosophist – Calanos – Megasthenes – brahmanism – Alexandria

Summary

Scholars examining the question how far intellectuals in the Hellenistic and Roman periods were knowledgeable about Indian religious doctrine over time have not shown any particular interest in the question of how Greek terminology developed with regard to the different religious players in the world of indo-ārya. In the present study therefore, all the Greek and Latin terms evident from Herodotus (5th century B.C.) to the *Corpus glossariorum latinorum* (7th century A.D.) are listed in order to reconstruct the history of how this terminology developed as a result of confirmed cultural contacts but also through literary constructions.

It turns out that in the history of this development, the Greek neologism “gymnosophist”, which appears for the first time in the Berlin Papyrus 13044 (2nd century B.C.), has a special place in phonetical or semantic transcriptions pre-dating the precise indo-ārya terms. This functional term was coined on the basis of a description of the Brahmins and more especially two parivrājaka masters Calanos and Mandanis whom Nearchus and Onesicritus met north of the city of Taxila. Attention is thus drawn to recurrences of the neologism in authors of Greek and Latin literature and to how its semantic field expands from the period of Philo of Alexandria. If the dichotomy between Brahmins and Sramans was fairly frequently